

BIBI FRICOTIN

PAR L.FORTON

BIBI
TRIOMPHE



3^f-50

LES AVENTURES
DE
BIBI FRICOTIN



BIBI TRIOMPHE



SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION

43, rue de Dunkerque, PARIS-10^e,

BIBI FRICOTIN TRIOMPHE



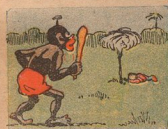
A cheval sur l'autruche, Bibi parcourt des kilomètres. De temps en temps, il caressait la bête afin de la mettre en confiance. L'autruche finit par stopper au pied d'un bananier, car elle était tenaillée



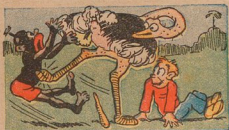
par la faim. « Ne bouge pas, lui dit Bibi, content de voir qu'elle s'apprivoisait, je vais grimper à l'arbre et t'apporterai de quoi reprendre des forces. » Alors, le jeune Fricotin régala sa monture de plu-



sieurs régimes de bananes. Il se restaura à son tour, puis, voyant la bonne bête s'endormir, il s'étendit près d'elle. Or, l'autruche, comme tous les oiseaux, dormait une patte en l'air, ce qui, de loin,



lui donnait l'apparence d'un arbuste à ramure opulente. Tous les deux donc étaient endormis depuis une demi-heure lorsqu'un négriillon de l'âge de Bibi aperçut ce dernier. « Un blanc! fit-il, les sourcils froncés. Moi touger vilain



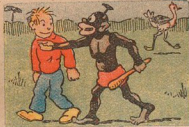
blanc! » On lui avait appris en effet que les blancs voulaient réduire les noirs à l'esclavage et qu'il ne fallait pas les rater. Armé de sa massue, il s'approcha de Bibi, mais comme il joignait l'autruche qu'il avait prise pour un jeune baobab,



il reçut dans l'abdomen de si violents coups de patte qu'il se mit à hurler de douleur. Réveillé en sursaut, Bibi vit le négriillon subir les attaques de l'autruche. « Mon pauvre Bamboula, dit-il, un peu de courage, ça va se passer! Eh bien,



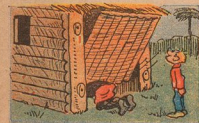
une autre fois tu te méleras des autruches qui dorment, car elles se réveillent toujours de mauvaise humeur. » Très touché des soins que lui prodiguait Bibi, le négriillon s'écria : « Toi, bon blanc, moi ami à toi! — J'en suis très flatté.



Comment t'appelles-tu? — Galibi. Moi montrer case... Toi venir. — Je veux bien, répondit Bibi, si tu me promets que je ne serai pas mangé. » Galibi se mit à rire : « Toi bon cœur, moi pas manger. — Alors, dans ce cas je t'accom-



pagne. » Après avoir arpenté un bon kilomètre sous un soleil torride, Bibi et son nouveau camarade stopperent devant la case annoncée. « Oh! mais, c'est très joli, ta villa! s'écria Bibi. Par où entre-t-on? — Moi montrer truc. »



répliqua Galibi en se jetant à genoux et en faisant basculer un panneau : « Voilà! Toi venir dans mon boîte! — C'est vraiment pratique! » s'émerveilla Bibi en suivant le négriillon à l'intérieur. Alors, Galibi lui montra le sys-



tème. Une simple barre de fer glissée entre deux crampons recourbés soutenait le panneau tout en lui permettant de tourner sur lui-même. « Et tu as trouvé cela tout seul? demanda Bibi. — Non, c'est papa. — Où est-il ton papa?



— Il est loin, loin, à Paris. — Pas possible! — Oui, musicien, d'ailleurs. — Oh! comme c'est curieux! Toutes mes félicitations! » Et Bibi accepta de partager le repas de Galibi, composé de manioc cuit dans de la graisse d'hippopotame.



Dire que Bibi s'était régalé du menu de Galibi serait mentir. Mais il avait grand-faim, et la faim fait passer sur bien des choses. Le négillon donna l'hospitalité au jeune Fricotin, lequel dormit tout son soûl sur un bon lit d'herbes

sèches. Le lendemain, Galibi revilla son camarade à l'aube : « Nous chasser ! » dit-il. Et il empoigna son arc. « Tu fais du bon travail avec ça ? » lui demanda Bibi. — « Oui, oui, bon travail, toi bien voir ! » Tout en cheminant, ils

étaient arrivés au bord d'une rivière. On voyait nager à fleur d'eau d'énormes poissons. Galibi avisa l'un d'eux, tendit son arc et transperça l'animal d'une flèche attachée à une ficelle. « Moi pas manqué, s'exclama fièrement le n°5-



grillon, poisson venir tout seul. — L'idée n'est pas mauvaise, en effet, dit Bibi, mais il va résister, ton poisson. — Résister ? Non, moi plus fort. » Ce disant, Galibi tira, tira, mais il avait affaire à un récalcitrant qui l'aurait bien en-

traîné au fond de l'eau. Il advint que la corde cassa. Le poisson disparut avec la flèche tandis que Galibi tombait à la renverse. « Je m'attendais à ça, s'écria Bibi. Ton truc est peut-être ingénieux, mais il l'aurait fallu une plus grosse

ficelle. Eh bien, à mon tour, Galibi, je vais te montrer comment je pêche le gros poisson. Tu vas en prendre de la graine. D'abord, je mets la ficelle double, puis je taille dans une branche une petite pièce de bois qui va servir à tenir plié



l'arbrisseau placé sous la grosse branche du caoutchoutier. Tu vois comme mon installation est simple. A l'hameçon, je pique un grover de terre et je jette la ligne. Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre. Le premier poisson qui

se laissera prendre sera projeté automatiquement hors de l'eau. Nulle peine à se donner pour le tirer de l'élément. » A ce moment, les deux amis virent la ficelle se tendre : « Tiens, Galibi, ça mord déjà. Le poisson tire. Dans un ins-

tant, il donnera un coup sec qui déplacera le morceau de bois. Et l'arbrisseau, en se redressant d'une manière toute élastique, l'enlèvera comme un fétu de paille. » Et voilà que, soudain, le phénomène annoncé par notre jeune explora-



teur se produisit : irrésistiblement tiré de l'eau, le poisson vint tomber aux pieds de Bibi et du négillon. Celui-ci en était émerveillé, il n'aurait jamais cru qu'un blanc, en matière de pêche et de chasse,

pouvait en connaître plus long que lui. « Et c'est la simplicité de mon système qui en fait la beauté, déclara orgueilleusement Bibi. — Toi malin, très malin, dit le négillon, c'est à Paris qu'on pêche comme

ça ? — A Paris... dans la Seine, oh ! là là, il n'y a plus de poissons depuis longtemps, on est forcé d'en jeter quelques petits, la veille de l'ouverture, pour ne pas décourager tous les pêcheurs. »



Bibi et son ami le moricaul se régalaient de poisson pendant deux jours. Mais, le troisième jour, Bibi déclara : « M'est avis qu'il serait bon de changer le menu, en attendant de pouvoir un jour prendre un bon Eleca! — Moi dis com-

me toi, » répliqua Galibi. Et tous les deux partirent pour la chasse, Galibi porteur de son arc, Bibi d'une sagaie. Soudain, Galibi aperçut dans la brousse un oiseau vert qu'il mit en joue. « Mais c'est un perroquet! » s'écria Bibi. Si on avait

pu le capturer sans le tuer, on lui aurait appris à chanter *Madelon*. » Or, Galibi le rata. Mais la flèche, poursuivant son trajet, alla frapper un jeune éléphant qui s'ébrouait au milieu des cactus. Le pachyderme reçut le projectile



me dans le flanc. Il se dit, en roulant des yeux furibonds : « J'ai bon caractère, seulement je n'aime pas qu'on joue avec ma peau. Je vais la lui renvoyer, sa flèche, au petit négro, mais pas de la même façon qu'il me l'a servie. » Là-dessus,

l'éléphant arracha le trait au moyen de sa trompe. « Heureusement que je n'ai pas senti grand-chose! songea l'animal. Mais je vais lui apprendre, au petit négro, à me respecter. » Et notre pachyderme eut l'idée de convertir sa

trompe en sarbacane. Il visa le bas des reins de Galibi et souffla de toute sa force : « Partez, la flèche!... Ça y est, j'ai mis dans le mille!... Qu'ils viennent dire maintenant que je ne suis pas adroit pour un éléphant, ces deux galo-



pins-là! » Galibi ouvrit une bouche large comme un four et poussa des cris stridents. « Ah! mon pauvre ami, s'écria Bibi, il ne t'a pas raté, ce diable d'éléphant! — Oh! maman! gémit le négroillon. — Inutile d'appeler ta mère, ça ne

servira à rien, exhorta Bibi. J'ai envie de lui envoyer ma sagaie dans la tête... » Puis, après réflexion : « Au surplus, c'est inutile, car il serait capable de me la renvoyer dans le ventre... Je cherche quel vilain tour je pourrais

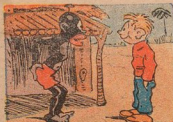
bien lui jouer. » Mais ils avaient affaire à un éléphant vindicatif. Sans doute se trouvait-il insuffisamment vengé de l'affront qu'il avait subi, car il songea : « Mes gaillards, vous commencez à m'échauffer les oreilles, et quand



j'ai les oreilles chauffées, je le sens, car elles sont de taille. Si vous vous obstinez à me regarder de travers, je vais vous envoyer une bonne douche et elle ne sera pas dirigée de travers. » Là-dessus, le pachyderme emplit sa trompe à un ruisseau puis, l'allongeant vers

les deux camarades, il les aspergea de la belle manière. « Mais il est enragé, cet éléphant-là! s'écria Bibi. C'est malheureux qu'on ne puisse le capturer vivant, on en aurait fait un appareil hydrotherapique! » C'est le pachyderme qui se tordait en voyant Bibi et Galibi

détaler comme des zèbres! S'il avait pu se faire comprendre, il aurait crié au négroillon : « Mets-toi une plume de paon où je t'ai planté la flèche, ça fera plus riche. »



Le brave petit Galibi venait d'être sérieusement atteint par la flèche, aussi avait-il quelque peine à s'asseoir. « Assieds-toi sur la tête, lui dit plaisamment Bibi; oui, mais ça alimenterait ton petit champignon. Retournons à la chasse, mon bon, ça se passera, tu verras.

— Oui, mais pas courir, répondit Galibi. — Rien ne nous oblige à courir. Voyons, qu'est-ce qu'il y a par ici en fait de gibier? Raconte-moi ça? » Galibi énuméra les différentes espèces d'animaux qui foisonnaient dans la région. « Mais alors, il n'y a qu'à se baisser pour

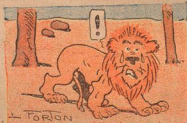
en prendre », répondit Bibi. Au même instant, un long rugissement déchira l'air. Et les deux camarades virent surgir d'entre les roches un formidable lion. « Tu ne m'avais pas parlé de ce gibier-là! s'exclama Bibi; il est pourtant intéressant. » Mais déjà Galibi,



malgré sa blessure encore sensible, prenait les jambes à son cou. Il se dirigeait vers un arbre auquel il réussissait à grimper avant l'arrivée du terrible fauve. Voyant cette proie lui échapper, le lion rebrousse chemin et donna furieusement la chasse à Bibi. Celui-ci

n'eut que le temps de procéder à l'ascension du second arbre. Déjà il se suspendait à une branche, confiant dans sa solidité, quand tout à coup la branche craqua. « A moi le jeune homme! » se dit le fauve avec un hideux sourire. C'était, à coup sûr, la fin de Bibi

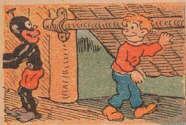
et la fin de la faim du lion. Il n'y avait qu'un miracle qui pût sauver notre globe-trotter. Eh bien, ce miracle fut accompli par Galibi. Ce dernier, qui avait armé son arc dans le but de frapper le lion, vit tout de suite le danger que courait son ami. Il visa l'arbre et la flèche



s'y planta au moment où la branche craquait. Bibi put l'attraper, mais il était moins une. « Sauvé! » triompha Galibi tandis que le lion se disait, furibond : « Le gibier m'échappe. Qu'est-ce que je mangerai ce soir? » Longtemps, longtemps, le fauve, exaspéré par sa

déception, fit la navette entre les deux arbres, espérant qu'à la longue le noir ou le blanc se laisserait. Mais il n'en fut rien. Bibi et Galibi tenaient bon. Alors, fatigué d'attendre, le lion se résigna à partir. Il en pleura de fureur. Quand ils le virent disparaître à

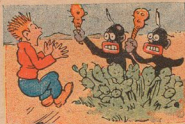
l'horizon, les deux amis se décidèrent enfin à descendre. Bibi ayant rejoint le négribon, l'étreignit affectueusement. « Galibi, dit-il, pathétiquement, tu m'as sauvé la vie, je ne l'oublierai jamais. Aussi, pour la peine, tu auras ton portrait dans le Petit Illustré. »



Bibi s'accommodait assez bien de la compagnie du négillon : « C'est comme une villégiature, se disait-il, c'est très beau de toujours trotter, mais il est nécessaire de couper cette balade autour du globe d'un peu de repos et de distra-



tion. » Donc, un matin, tandis que Galibi vaquait aux soins du ménage, le jeune Fricotin lui dit : « Je sors, arrange-toi pour que le déjeuner soit prêt quand je rentrerai. — Oui, moi faire bon frichiti. — Eh bien, moi, je tâcherai de



rapporter un beau lapin et nous le mettrons en civet. » Sur cette promesse illusoire, Bibi se mit en route. Or, à quelque distance de la case, Bibi demeura en arrêt devant un énorme cactus qu'il avait vu s'agiter. « Ça c'est un repaire de



longeurs, murmura-t-il, sûrement des lapins sont embusqués là-dessous. » Quelle erreur était la sienne ! A peine venait-il de se tenir ce langage, que deux terribles noirs surgirent en brandissant d'énormes massues. Notre globe-



trotter fit prestement demi-tour et partit avec la vélocité de l'antilope. Mais les nègre affamés lui donnèrent une chasse éperdue. Réussissant enfin à atteindre la case de Galibi, il y pénétra en coup de vent et à quatre pattes. Tout es-



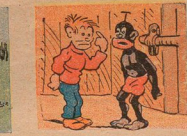
soufflé, il expliqua au négillon qu'il venait d'être poursuivi par deux affreux nègres. « Si tu les connais, ajouta-t-il, va leur dire que je suis un ami. » Mais, par les interstices de la porte à bascule, Galibi examina les persona-



ges et déclara qu'ils appartenait à une tribu ennemie. « Méchants, ceux-là. Ils ont mangé mon grand-père. — Ton grand-père ? Oh ! les monstres ! Eh bien, mon petit Galibi, il s'agit de venger ton grand-père ! » Les redoutables anthropo-



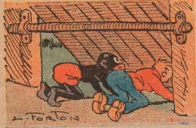
phages étaient adossés à la porte, ne doutant pas que Bibi finirait par demander grâce et qu'ils pourraient l'accommoder à la sauce tartare. « Ecoute, Galibi, murmura le jeune Fricotin, j'ai mon plan. Commençons d'abord par sortir ce que



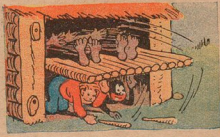
nous avons de plus précieux, je m'arrange du reste. » Là-dessus, il se hissa jusqu'à la petite lucarne et descendit les ballots que lui tendait Galibi. Ceci fait, il chuchota : « Maintenant, nous allons essayer de les faire prisonniers. A genoux,



Galibi, à genoux devant la porte. Je compterais une, deux, trois et nous partirons ensemble, mais il s'agit d'en mettre un bon coup. Te sens-tu la force de culbutter avec moi ces deux chenapans ? — Oh ! oui, moi avoir tête en bois. — Eh



bien, nous allons mettre ces galiards-là en boîte. Tu y es ? — J'y suis. — Une, deux, trois, partons ! » Alors, d'une poussée irrésistible, les deux camarades soulevèrent brusquement la porte-bascule, enlevant les cannibales. Ouf ! ceux-ci,



tout surpris de se voir partir comme dans un four de boulanger, n'eurent pas le temps de faire le moindre effort pour se remettre sur leurs jambes.



Et la porte-bascul tournait toujours. « Encore un coup de collier, Galibi, nous les tenons, ça y est. Les voilà à notre merci. » A ce moment, les deux cannibales dégingolèrent dans la case de Galibi, et sur la tête, ce dont ils demeu-



rèrent tout ahuris. Notre négroillon s'empressa de se relever pour rabattre les taquets qui devaient empêcher les prisonniers de sortir. Déjà, Bibi, armé de sa massue, était grimpé sur le toit. Il savait bien qu'aussitôt remis de leurs



émotions, les deux cannibales se hisseraient jusqu'à la lucarne pour essayer de sortir. « Qu'ils montrent leurs belles billes d'ébène et qu'est-ce que je vais leur servir! » se disait notre ami en se tenant prêt à cogner. « Eh bien, voilà quelque



chose de pas ordinaire », songeaient nos Cannibales plutôt estomaqués. Le moins abruti des deux se massa un moment l'occiput puis, posant le pied sur le billot, éleva la tête jusqu'à la lucarne. Mais à peine eut-il sortie pour jeter un



coup d'œil à l'extérieur, que Bibi lui assena un formidable coup de massue. « Et v'là! » Le nègre ainsi frappé demeura tellement étourdi qu'il n'eut pas la force de reculer, ce qui permit à Fricotin de lui assener un second coup de



massue. « Aighe donc! Encore mieux servi que la première fois. Ah! tu voulais me dévorer! » Le cannibale chancela, ses jambes flageolèrent, et, tombant à la renverse, il s'abattit près de son camarade. Celui-ci était si bête qu'il



s'imaginait que son imbécille de complice venait de se cogner la tête en voulant la rentrer. Il attribuait donc sa chute à une imprudence. Aussi grimpa-t-il à son tour et sans méfiance sur le billot. Là-haut, Bibi se disait : « Ça c'est le deu-



xième, sûrement, car le premier doit avoir son compte, je l'ai entendu dégingoler. » Alors, levant sa massue bien haut, il la laissa retomber de toute sa force sur le crâne du second cannibale. « Et aighe donc! A tous les coups l'on



gagne! » Le nègre, aussi violemment frappé, poussa un terrible rugissement de douleur, esquissa une grimace affreuse et, sentant ses jambes se dérober, s'éroula sur son camarade. Là-haut, Bibi riait de bon cœur. « Eh bien! Ga-



libi, cria-t-il au négroillon, tu as vu ça pour rien? » Galibi n'avait pas assez de ses deux mains pour applaudir à la promesse de son ami le débrouillard. « Peut-être ne sont-ils pas morts, reprit Bibi, mais ils n'en valent guère mieux. Nous n'avons qu'à les laisser.



Maintenant nous pourrions fier sans crainte d'être poursuivis. L'ennui, c'est qu'il te faut abandonner ta case. » Mais Galibi était très philosophe. Dans son langage succinct, il expliqua à son camarade qu'à quelques kilomètres dans la direction ouest, se trouvait le



village nègre. Il avait là-bas un oncle et des cousins, lesquels seraient très contents de le recevoir. « Eh bien, tant mieux, répartit Bibi, tu auras l'air d'un soldat qui revient en permission. Et puis cela nous fera un bet de promenade. En avant, marche. »



Bibi et Galibi se mirent donc à cheminer à travers une région plutôt aride et sous un soleil brûlant. « C'est égal, dit Bibi, j'y suis, j'y reste, mais ça ne vaut pas les environs de Paris. — C'est beau, Paris? demanda le négroillon. — Oh!



oui, c'est beau. C'est là que tu en verrais des nègres et des gens de toutes les couleurs. Et puis il y a plus d'autos que dans ton patelin. Il faut huit jours pour traverser Paris dans sa largeur et quinze dans sa longueur. » Il s'essuya le



front et reprit : « Vivement, un peu d'ombre qu'on puisse se reposer. » Enfin, ils aperçurent un gros tas de branchages et se pressèrent pour l'atteindre plus vite. « Enfin, nous y voici. Ce n'est pas trop tôt. On va pouvoir casser une petite



croûte et faire une bonne sieste. » Alors les deux amis croquèrent quelques bananes et s'étendirent sur les branchages. Ils sommeillaient depuis une demi-heure lorsque Bibi sentit quelque chose lui caresser la figure. Réveillé en sur-



saut, il s'écria : « Quoi donc? Une queue de serpent? » Réveillé à son tour, Galibi regarda et poussa un cri rauque. « Non, sauvons-nous, y a un lion. — Un lion! Tu plaisantes. » Et soudainement dressé : « C'est pourtant vrai... Une queue



de lion... Aux matraques!... Il faut l'assommer. Tu vois, Galibi, il est pris au milieu des branches, et il ne peut pas en sortir, profitons-en... Tapons, camarade, tapons à tour de bras. » Mais aux premiers coups assésés sur l'animal que leur



masquaient les branches, Bibi et le petit noir entendirent un long braiment. « Drôle de cri pour un lion! » s'écria Bibi en continuant à cogner. Mais, à ce moment, ils furent surpris tous les deux par une formidable ruade et projetés

à quelque distance où ils restèrent un bon moment étourdis et meurtris. « Oh! mon ventre, mon ventre! gémit Bibi. — Moi aussi, hobo au ventre, pleurnichia le négroillon; moi boyaux défoncés. » Heureusement, Galibi exagérait. « Ce n'était



donc pas un lion? murmura Bibi en se remettant sur pied. — Moi pas savoir, moi chercher comprendre », répliqua Galibi. Cependant, un sifflement humain les intrigua. C'était celui d'un jeune indigène de la tribu des Niam-Niam qui, en



coupant des branches, appelait son âne. Bibi et Galibi se relevèrent péniblement et, en boitant, ils rejoignirent le personnage qui leur expliqua qu'il coupait toutes les branches qu'il pouvait trouver

pour construire sa maison et que s'il en chargeait son âne pêle-mêle c'était afin de le protéger contre les mouches. Alors Bibi et Galibi, encore tout endoloris par la terrible ruade, reprirent leur marche en



avant. « Ça va se passer, va, mon pauvre Galibi! dit Fricotin; à notre âge les chambres à air que nous avons dans le ventre se remettent vite en place. »



Remis assez vite de leurs émotions et des meurtrissures que leur avait infligées l'âne qu'ils venaient de prendre pour un lion, Bibi et son ami le négriillon accomplirent dans leur journée une bonne moitié du trajet. Mais, à la tombée de la nuit, ils étaient bien las. Après



avoir découvert un petit ruisseau, ils étanchèrent avidement leur soif puis s'étendirent contre un tronc creux de baobab où ils ne tardèrent pas à s'endormir. Ils avaient préalablement décidé qu'ils sommeilleraient à tour de rôle pour ne pas se laisser surprendre par un



fauve, mais la fatigue les emporta tous les deux au pays des rêves. Et ce fut une chance s'ils furent réveillés à temps par un miaulement épouvantable. En effet, une panthère était là, à quelques mètres seulement de nos deux imprudents, prête à bondir. Il n'y avait pas



une seconde à perdre. Bibi, retrouvant soudainement ses forces, se hissa jusqu'aux premières branches du vieux tronc, laissant Galibi se débrouiller tout seul. Celui-ci n'eut que la ressource de se réfugier dans le tronc, par une large ouverture. Alors la panthère s'a-

vança tout doucement et flaira la place où les deux amis s'étaient couchés, se demandant sans doute où ils avaient bien pu passer. Or, là-haut, sur la fourche, Bibi ne perdait pas son temps. Il avait sorti de sa poche une corde avec nœud coulant qui ne le quittait

jamais et qui lui avait servi plusieurs fois de lasso. « Galibi, où es-tu ? cria-t-il au négriillon. — Moi dans l'arbre, répliqua Galibi. — Oh ! l'imprudent ! » murmura notre ami Fricotin. Si l'ouverture était assez grande pour que le négriillon pût s'introduire dans le tronc, la



panthère ne manquerait pas de s'y glisser à son tour. Il lui vint alors l'idée de prendre le fauve au collet. Pour ce faire, il descendit tout doucement la boucle de sa corde jusqu'au trou, puis il attendit. Son attente ne dura que quelques secondes. La panthère venait de découvrir la retraite du pauvre

Galibi. Celui-ci, éperdu de terreur, poussa des cris affreux. Mais Bibi le rassura : « Regarde bien ce qui va se passer, lui cria-t-il. Une, deux trois... je le tiens. » En effet, la panthère, soudainement étonnée par la corde, montait à mesure que Bibi descendait. A présent, Galibi battait joyeusement

des mains en se voyant sauvé. Il aida Bibi à attacher la corde autour de l'arbre. Puis les deux amis qui, une fois de plus, l'avaient échappé belle, reprirent leur marche à travers la brousse en se promettant d'être plus vigilants à l'avenir.



Bibi déplorait l'abandon de sa précieuse corde. « Je comprends, dit-il, que les villages nègres soient rares par ici, d'abord à cause des fauves et puis, vraiment, pour ceux qui aiment la pêche, la

région est un peu sèche. » Mais Galibi lui annonça qu'ils arriveraient bientôt devant une belle rivière. « Alors, tant mieux, on va pouvoir prendre un bain. — Non... mauvais... crocodiles », annonça

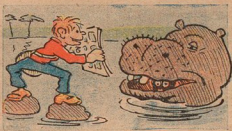
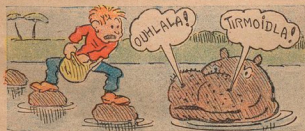
Galibi. Deux heures après, la rivière était atteinte par nos touristes. Galibi montra les rochers disposés de place en place pour traverser la rivière. « Alors on s'engage là-dessus, dit Bibi... Eh bien, mon



ami, passe le premier. » Il doutait surtout de la solidité de ces rochers qui pourraient bien l'entraîner au fond de l'eau. Alors Galibi montra l'exemple du courage. Mais l'un des rochers s'enfonça brusque-

ment. Alors Galibi glissa et se trouva bientôt la tête en bas dans l'élément et les jambes en l'air. Au même instant un hippopotame formidable écarta ses mâchoires et goba le négrillon. Terrifié, Bibi

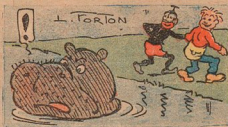
poussa un cri déchirant. Allait-il pouvoir sauver Galibi? La minute était angoissante. « T'a-t-il avalé? demanda Bibi. — Non, répondit le négrillon d'une voix lourde, moi pas avalé. — Eh bien, cramponne-



toi au palais de l'hippopotame, je vais tâcher de lui faire ouvrir son vaste magasin. — Moi cramponné, répliqua Galibi, mais moi manquer d'air. — Courage, camarade, il faut déjà estimer heureux qu'il ne t'ait pas mastiqué avec ses qua-

tre chicots. » Or, Bibi avait entendu dire que l'hippopotame était un animal particulièrement jovial. Se souvenant alors qu'il possédait dans sa musette quelques vieux numéros du *Petit Illustré*, il sortit l'un d'eux et le présenta à l'hippo-

potame. Ce fut irrésistible. La face du pachyderme se détendit et il eut un large rire, ce qui permit à Galibi de sauter comme une grenouille. Mais il pouvait dire qu'il l'avait échappé belle. « Puisque ça t'amuse tant, cria Bibi à l'hippo-



potame, j'écrirai rue de Dunkerque pour qu'on te fasse le service du journal. » Et, là-dessus, notre globe-trotter s'empressa de rejoindre le négrillon qui avait gagné la rive en trois brassées. Galibi expliqua qu'il s'était mis en travers

du goster de l'animal, ce qui dénotait chez lui une certaine présence d'esprit. « Alors, comme une arête de poisson, s'écria Bibi; tous mes compliments, mon cher, mais je croyais bien qu'il l'avait mis en bouillie et expédié en grande vi-

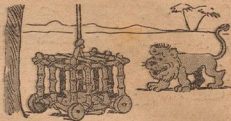
tresse dans son gros ventre. En attendant, cet imbécile d'hippopotame fait la même grimace que le corbeau qui a laissé échapper son fromage. Voilà ce que lui coûte un éclat de rire. A nous deux de nous payer sa tête. »



Enfin, après une nouvelle et dernière journée de marche, Bibi et Galibi arrivèrent au village nègre. Le chef de la tribu, un poids lourd du nom pittoresque de Bondoubadabu, était l'oncle par alliance de Galibi. Il fit aux jeunes voyageurs

le meilleur accueil. Notre négroillon lui présenta l'intrepide Bibi et lui expliqua que c'était un grand débrouillard. « Eh bien, puisqu'il est si malin que ça, repartit Bondoubadabu, qu'il nous débarrasse du lion qui vient jusque dans notre

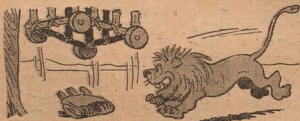
village pour dévorer notre bétail : » Galibi se fit, près du jeune Fricotin, l'interprète des paroles de son oncle. « Vraiment ! répondit Bibi. Eh bien, construisons tout de suite une cage en bambou montée sur roulettes et je me charge de livrer



le malfaiteur tout vivant à ton oncle. » Ce qui fut dit fut fait. La cage-piège, montée en bambou, fut roulée à quelque cent mètres du village. Bibi s'était fait indiquer de quel côté venait le dévastateur et il avait été aussitôt rensei-

gné. Les deux amis stopperent donc devant un caoutchoucier, au pied duquel ils déposèrent un quartier de viande faisandée qui répandait une odeur nauséabonde. Puis ils grimperent à l'arbre après avoir attaché la cage à une corde.

« Vois-tu, Galibi, expliqua Fricotin, la cage recouvre la viande comme une cloche. Quand nous apercevrons le lion, nous la monterons tout doucement et nous laisserons tout doucement le fauve se repaître de cette pitance, puis... » Bibi fut interrom-



pu par les rugissements lointains de l'animal. Le vent venait d'apporter un terrible fauve les relents de la viande faisandée. En quelques bonds, il gagna le pied de l'arbre. « Montons doucement l'ascenseur, chuchota Bibi. Quand monsieur

sera à table, nous le mettrons sous cloche. » Les deux amis procédèrent doucement à l'opération, et à peine le fauve entama-t-il le quartier de viande qu'ils lâchèrent la corde. « Ça y est, clama victorieusement Bibi, nous le tenons. Il

peut essayer de sortir, maintenant, li n'y réussira pas. Descendons sans crainte. » Quelques minutes après, Bibi et Galibi possédèrent devant eux le piège à roulettes où le captif se débattait comme un beau diable. Le négroillon se ré-

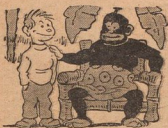


L. FORTIN

jouissait d'avance à l'idée du succès qu'obtiendrait son grand camarade près de son oncle Bondoubadabu et de ses sujets. En effet, leur arrivée causa une sensation énorme. « Le voilà capturé, celui qui troublait tant votre belle qué-

tude champêtre ! s'écria Bibi triomphant. Voyez que, pour l'avoir, ce n'était guère compliqué, vieux ton-ton ; vos sujets riaient et haussaient les épaules en me voyant construire ma cage. Ils croyaient que je ne réussais pas et que

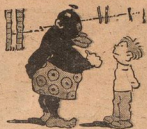
je me ferais dévorer. Eh bien, petit bonhomme vit encore. Un ban pour l'amateur, mesdames et messieurs, il a bien mérité vos applaudissements ! »



Depuis qu'il avait débarrassé les indigènes du lion qui terrorisait la contrée, Bibi était devenu le premier conseiller de Boudoubadabou, le chef de la tribu. Il prenait ses repas à la table de cet impor-



tant personnage qui lui disait quelquefois : « Tu es un as, mon bon, et j'espère que tu ne nous quitteras plus jamais. » Bibi promettait de rester toujours, mais, au fond, il songeait : « Il faudra bien pour-



tant que je poursuive mon grand voyage. » Son séjour chez les nègres hospitaliers était pour lui un repos qui coupait agréablement sa randonnée. Voilà qu'un soir, Boudoubadabou apprit par un de ses



guerriers que des pirates descendaient la rivière en pirogue pour piller le village. Malheureusement, ils étaient en si grand nombre que le chef manifestait une réelle inquiétude. Il confia ses appréhensions à Bibi qui lui dit : « Ras-



surez-vous, je vais leur montrer le diable, et cette apparition leur inspirera une telle frayeur qu'ils rebrousseront chemin en vitesse. » Alors, aidé de Galibi, le jeune Fricotin s'installa dans la pirogue du chef et se mit à peindre sur la



voile un personnage bien fait pour épouvanter le moins superstitieux des moricauds. L'affreuse caricature se détachait sur un fond noir afin qu'elle fût apparente dans la nuit et à la clarté d'une lanterne. Ce fut Bibi, accompagné du neveu



de Boudoubadabou, qui alla au-devant des pirates. Ceux qui occupaient la première pirogue furent très intrigués en voyant se dessiner, au loin, une forme lumineuse. Or, celle-ci, grossissant à vue d'œil, leur apparut enfin dans toute son

horreur. La terreur-panique devint alors générale. Convaincus qu'il s'agissait d'un monstre descendu de la lune pour protéger ceux qu'ils allaient piller, les pirates descendirent la rivière en vitesse, persuadés qu'ils l'avaient échappé belle.



De nombreux fuyards furent noyés. Boudoubadabou en eut une telle reconnaissance à Bibi qu'il le proclama grand-croix du crocodile empaillé, ordre qu'il avait institué pour récompenser les courageuses actions. Cette distinction valut à



Bibi l'avantage d'avoir à son service deux nègres. Un jour il dit à ses nouveaux serviteurs : « J'ai envie de manger du poisson aujourd'hui. Allez donc à la pêche et rapportez de quoi faire un bon plat! » Alors les deux moricauds

partirent avec leur filet, mais ils furent bien surpris en voyant sortir de la rivière des poissons allés. Impossible d'en attraper un seul. Quelques minutes après, Bibi se présentait : « Eh bien, mes amis, ça mord? » demanda-t-il. Les deux



pêcheurs annoncèrent à leur maître l'irruption de poissons volants impossibles à saisir. « Impossible, reparti gravement Bibi, allons donc! Vous ne savez pas vous y prendre. Je vais vous montrer la manière d'opérer, moi! »



Alors, monté sur un radeau où il avait fait tendre une voile, il reproduisit à grands coups de pinceau le paysage qui s'offrait à sa vue, paysage agrémenté d'un coucher de soleil magnifique. Le nègre

qui l'accompagnait admirait son beau talent. « Tu vois, Boudzan, lui dit Bibi, avec ce joli tableau nous allons tromper les poissons sîlés. » Mais Boudzan ne paraissait pas très bien comprendre.



« Amène le tonneau devant la toile! » commanda Bibi. L'ordre fut immédiatement exécuté. « Et maintenant, disposons-nous à lever le gibier aquatique... En avant! » Boudzan mit alors le radeau en



marche, ce qui dérangerait les poissons volants. Ceux-ci sortirent de l'eau et décrivaient une trajectoire dans l'espace. Mais, en voulant replonger, ils se jetèrent fatalement dans la toile qui imitait si bien

la réalité. Puis, à demi assommés, ils tombaient dans le tonneau. Ce fut grâce au stratagème de Fricotin une pêche miraculeuse. A l'émerveillement de tous les nègres accourus, Bibi aida Boudzan à dé-



barquer le tonneau et à le vider sur la rive. « Voyez, mes amis, voilà de quoi faire un repas de gala, dit-il, il y en aura pour tout le monde. Faites donc votre petite provision. » Nos moricauds ne se



le firent pas répéter. Une fois de plus, grâce à sa science du système D, Bibi fit des heureux; et, ce soir-là, Boudoubadabou déclara, en fumant sa grosse pipe en merisier, qu'il n'avait jamais fait meilleur repas. Il était servi par deux nè-

gresses à plateau qui lui apportèrent son rhum et son sucre, car le grand chef aimait à prendre son café canard après son café. C'est alors que Bibi éleva une petite objection : « Mais les plateaux que

portent avec ceux qui sont enchâssés dans leurèvre inférieure, n'est-il remarquable que son auguste amphitryon. — Sapristi! mais tu as raison, répondit Boudoubadabou. A l'avenir, elles utiliseront les seuls plateaux qui font l'ornement de



leur physionomie; je réduirai ainsi la moitié de leurs appointements, ce qui me fera réaliser des économies sur le budget. » Ainsi fut fait. Et l'on parla autruches. Boudoubadabou annonça à Bibi qu'il voulait intensifier le rendement



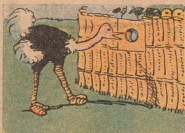
des plumes d'autruches dont la vente rapportait au trésor de si belles ressources. « Mais, dit-il, le moyen employé par mes hommes pour attirer ces gros oiseaux commence à être usé, ils se méfient. — Oui, ça ne prend plus, répondit



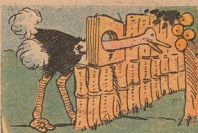
Bibi. — Alors, j'ai pensé que tu pourrais peut-être trouver un truc pratique qui nous permettrait de les capturer moins difficilement. — Rien de plus simple, s'exclama notre ingénieux globe-trotter, j'ai un système infailible. »



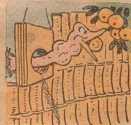
Bibi se mit aussitôt à fabriquer une sorte de cangue qu'il montra à Boudoubadabou : « Voici le piège à autruches, dit-il. — Et alors, demanda l'autre, qui n'était pas bien malin, tu vas leur mettre ça sur la tête? — Mais non, mais



non, je vais suspendre cette pièce de bois à un arbre et elle reposera sur la clôture de bambou qui se trouve tout près du pommier. — Diable! c'est que, justement, j'ai fait édifier cette clôture pour qu'elles ne viennent pas me man-



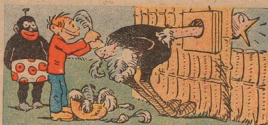
ger mes pommes! — Eh ben, pour se faire prendre, il faut qu'elles en mangent. Or, elles ne trouveront rien de mieux que de passer la tête par l'ouverture. — Et alors? — Alors, vous verrez ce qui se produira, ce sera très drôle! » En



effet, à peine Bibi avait-il installé sa cangue à l'endroit choisi pour obtenir un bon résultat, qu'une autruche arriva et repréa les pommes par le trou. « A moi les plus belles! » se dit l'imprudent. Or, chacun sait que l'autruche possède



un estomac remarquablement docile. Celle-ci fit ample provision de pommes, mais comme elle n'avait pas de poches, ainsi que les petits maraudeurs, force lui fut de les caser toutes dans son gosier et de les digérer lentement. Bibi qui la



surveillait de loin annonça à Boudoubadabou : « Commencez-vous à saisir mon stratagème? Elle est prise, cette grosse sotte, je n'ai plus qu'à la plumer. — C'est merveilleux! s'écria le chef de la tribu, et je t'intéresse aux bénéfices



que je tirerai de la vente des plumes. » Quelques jours après, Boudoubadabou possédait un magnifique troupeau d'autruches dont il était très fier. Il obtint même une telle récolte de plumes qu'il décréta que tous ses sujets en touche-



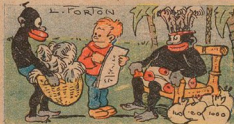
raient leur part pour s'en parer. Il fit annoncer la nouvelle par le ericru public : « Je veux que mes sujets soient élégants, disait-il, dans son édit, et je suis sûr qu'avec un peu d'imagination, ils réaliseront des prodiges de grâce



et de distinction. » Lui-même se fit un magnifique panache des plus belles plumes. Et Bibi, qui prenait vraiment bien les ressemblances, lui éroqua son portrait en quelques coups de crayon (voir ci-dessus). L'édit de Boudoubadabou eut pour



résultat de développer l'ingéniosité de ses sujets, car chacun voulait porter à sa façon les plumes distribuées à titre gracieux, les uns comme une jupe, les autres comme une pèlerine. Un original se les mit en queue de coq. Bref, l'initia-



tive d'un certain nombre de nos privilégiés emplumés fut assez heureuse. Et, chaque jour, abonda la récolte de plumes. Bibi était chargé de la comptabilité. Il s'occupait également de faire diriger les ballots vers le port le plus voi-

sin où attendaient les intermédiaires : de sorte que Boudoubadabou réalisa des affaires magnifiques et ne se faisait pas rouler, grâce aux qualités commerciales de Bibi.



Un jour qu'ils bavardaient familièrement à l'ombre des palmiers, Bibi dit à Boudoubadabou : « Pourquoi ne vous proclamez-vous pas roi de la région, puisque votre tribu est la plus importante



de toutes? — Tiens, tiens! s'écria Boudoubadabou, tu me donnes une idée excellente. Après tout, je suis l'as de la contrée puisque je parle très bien le français, ayant été autrefois petit groom dans un café

de Paris. Je me ferai reconnaître par la France. » Huit jours après, avait lieu en grande pompe le couronnement de Boudoubadabou 1^{er}, roi des Balobalo. Ce fut Bibi qui le couronna, car il lui avait fabri-



qué une fort belle couronne au moyen d'un régime de bananes. Quant au carrosse du nouveau roi, il était des plus rudimentaires. Aux roues de ce véhicule de gala avaient été adaptés des pneus de la fabrication de Bibi. Ils consis-

taient en des serpents ayant avalé leur queue. Brave Boudoubadabou, il se pavait dans son carrosse garni de quatre plumets. « Tout de même, se disait-il, qui reconnaîtrait dans le potentiel que je suis devenu le petit groom au parapluie



rouge qui abritait les clients du trottoir à l'entrée de la *Splendide Taerne?* » Et il avait ordonné que de grandes réjouissances publiques eussent lieu à l'occasion de son avènement. L'ingéniosité de Bibi avait été mise de nouveau à contri-



bution. Il y avait une grande roue que faisait tourner l'éléphant Briscart. Naturellement, les petits négillons avaient été les premiers servis. Une mobilisation générale des tortues géantes venait d'être effectuée. Elles étaient mises au ser-

vice d'une compagnie de taxis. Il en était de même des pachydermes. Car, après la fête, Bibi avait tenu à s'occuper des améliorations à apporter dans le village. « Je veux le moderniser à l'instar de nos grandes villes », avait-il déclaré.

Il y avait donc un service de bateaux-mouches pour lequel on utilisait les hippopotames, il y avait même des arroseurs qui, à défaut de tubes de caoutchouc, employaient des peaux de serpents. La plus belle innovation fut à coup



sûr le marché où les ménagères venaient chercher des œufs, de la volaille, de la viande de rhinocéros, des fruits, etc., qu'elles payaient en jetons de la banque royale. Car Bibi avait été chargé de la frappe de la monnaie et, sur

chaque jeton, il avait reproduit assez fidèlement, au moyen d'un clou manié comme un burin, le profil de Boudoubadabou 1^{er}. Mais voilà qu'un matin, Bibi plongea le noir monarque dans une douloureuse consternation en lui annon-



çant son très prochain départ. « Quoi, toi le grand bienfaiteur de notre cité chérie, tu nous quittes? — Hélas, sire, répondit Bibi, je me suis engagé à faire le tour du monde et je n'ai qu'une parole. »



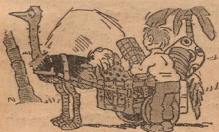
Le roi Boudoubadou était très perplexé. « Mon Dieu! que ton départ me contrarie! dit-il affectueusement au jeune globe-trotter. Moi qui comptais te donner ma fille en mariage dans quelques années et abdiquer en ta faveur!



C'est bien dommage. » Ainsi, Bibi perdait l'occasion de devenir roi des Balo-Balo. Il fut vivement touché de ces paroles, mais il promit de revenir, ce qui consola un peu Boudoubadou. « Puisqu'il en est ainsi, reprit le roi nègre, je ne veux



pas te laisser partir sans un sou. Prends ce sac de pièces et profite de cet attelage. L'autruche Pépé est très docile, elle te transportera d'un point à un autre avec la rapidité d'un pur sang. — Ah! sire, vous me comblez. Merci de tout



cur. — Et ce n'est pas tout. J'ai envoyé chercher quelques pièces d'étoffe qui nous ont été laissées par des explorateurs, en échange de plumes, cela te permettra de faire du commerce en route. — Oh! sire, votre générosité est inépui-

sable. » Alors, Bibi songea à un moyen pratique pour mesurer l'étoffe, il peignit sur le cou de l'autruche toute une série de petits traits destinés à représenter la longueur d'un mètre. « Quelle commodité pour débiter ma marchan-

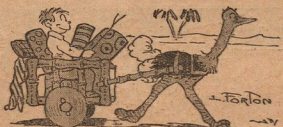
dise! Dans les affaires on ne saurait jamais s'épargner assez de peine. » Et bientôt eurent lieu des adieux touchants. Boudoubadou et Bibi avaient le cœur gros en s'embrassant et les hommes de la tribu chantaient en chœur : « Trou



la la itou, trou la la itou... Mamouchi, octidi, quintididi, » ce qui signifiait : « Que le soleil et la lune veillent sur ta précieuse existence. Nous jurons sur les cendres de nos aïeux de ne jamais l'oublier. » Et ce fut le départ. Tout le

monde pleurait, y compris le capitaine du corps des pompiers organisé par notre héros. « Et maintenant, se dit le jeune Fricotin, il s'agit, après avoir été l'ami et le premier conseiller d'un roi nègre, de ne pas tomber, comme cela

m'est arrivé, dans une tribu de cannibales. » Pépé le menait bon train, de sorte que Bibi put faire son entrée deux heures après dans le village de la tribu des Rotoboulos. Bibi avait eu la précaution de se faire donner par Boudoubadou



donné une lettre d'introduction par laquelle le monarque, dans sa langue maternelle ordonnait à tous les chefs des tribus voisines de recevoir Bibi comme un grand ami et de lui prêter au besoin aide et assistance. Sur cette lettre, Bibi était même qualifié d'ambassadeur

de France au pays noir. Tous les Rotoboulos s'inclinèrent devant le jeune Fricotin et lui envoyèrent leurs femmes pour acheter de l'étoffe. Aussi Bibi fit-il quelques bonnes affaires : « Baisse la tête, Pépé, que je mesure un mètre de crétonne à gros pois, pour faire

un costume de soirée à M^{me} Bamboula! » Et, docilement, Pépé inclina le cou. Après avoir satisfait la clientèle, Bibi remonta en voiture : « Et maintenant, à tous au revoir et merci!... Hue, cocotte!... Je tiens un bon petit filon... Pourvu que ça dure! »



A présent, Bibi Fricotin chantait à tue-tête : « J'ai fait trois fois le tour du monde. » Mais il interrompit sa chanson pour s'exclamer en riant : « J'exagère un peu... Occupons-nous de terminer celui-ci, car



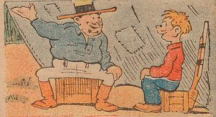
il y a cent mille francs qui m'attendent rue de Dunquerque. » Après deux heures de voiture, Bibi arriva au village des Fifi Lazuli. « Messieurs, j'ai bien l'honneur... » s'exclama-t-il lorsqu'il vit surgir

un Européen qui avait une bonne tête. « Je vois tout de suite que je peux avoir confiance, dit-il en mettant pied à terre. Bonjour, monsieur ! — Bonjour, mon ami ! — Permettez-moi de me présenter...

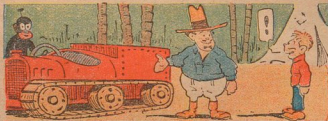


Bibi Fricotin, explorateur, rédacteur colonial au *Petit Illustré*. » A ces mots, l'autre se découvrit : « Comment ! c'est au célèbre Bibi Fricotin que j'ai l'honneur de serrer la main ? Je suis Marius Cassoulet, explorateur rondain et ei-

néaste. J'opère pour le compte d'une grande firme de cinéma. Mais je vais faire le commerce des fauves avec un grand marchand de Hambourg... Mais venez donc un peu nous ma tente, cher ami, » Bibi suivit Marius qui lui donna de



longs détails sur la tournée projetée. « Justement, dit le Méridional, je me disposais à partir. Je veux atteindre la côte occidentale pour embarquer les fauves que je capturerai au cours du trajet. Voulez-vous m'accompagner ? — Mais avec



plaisir, monsieur Marius. — Oh ! ne m'appellez pas monsieur appelez-moi Marius tout court... Des braves comme nous-mêmes doivent se tutoyer. Voici mon auto-chenille. Tu y seras mieux que dans ta petite bagnole. — J'adhère

des deux mains, s'écria Bibi, je te fais même cadeau de mon autochèque. — Je te remercie beaucoup. — Mais auparavant, laisse-moi soldes à vil prix toute la marchandise qui me reste. » Se tournant alors vers les femmes de la tribu



des Fifi Lazuli : « Par ici la vente, mesdames et mesdemoiselles ! On liquide, on liquide... Arrachez-vous la marchandise, elle n'est plus vendue, elle est donnée. Approchez, approchez, il n'y en aura pas pour tout le monde. » En moins de



vingt minutes, Bibi avait écaillé tout son stock de cretonne. Aussi s'empressa-t-il d'aller donner un coup de main à Marius et à son domestique Roudoudou pour charger l'auto. « Va, Bibi, nous ne mourrons pas de faim en route,



s'écria joyeusement Cassoulet. Tu vois ces caisses : eh bien, elles contiennent toutes sortes de conserves. » Un quart d'heure après, les deux nouveaux inséparables montaient en auto, suivis de Pépé et le Roudoudou. Bibi tenait l'arme de

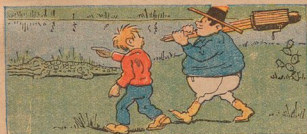
Marius, prêt à en faire usage à la première occasion. « Enfin, se disait notre globe-trotter, je vais pouvoir continuer ma randonnée en Afrique dans d'excellentes conditions de confort et de sécurité... Quelle veine !



Il va sans dire que l'auto-chenille avançait lentement à travers une région tour à tour sableuse, rocaillante et marécageuse. « Nous nous dirigeons tout droit vers un fleuve appelé l'Oubangui, dit Ma-

rius en consultant sa boussole. C'est de ce côté-là que nous planterons notre tente, car le fleuve en question est un vrai repaire de caïmans. Tu n'as pas trop peur des caïmans, au moins? — Ah! là là,

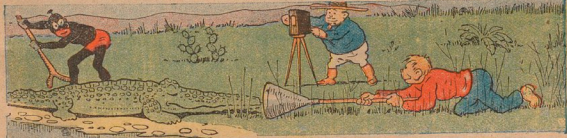
moi avoir peur de ces bêtes-là! Mais je jouerais à cache-cache avec eux, ami Marius. — A la bonne heure. » Deux heures après, Marius choisissait un bon coin pour y dresser sa tente. Et tandis



que Roudoudou s'occupait de planter des pieux autour de la tente afin que les fauves ne vissent pas les troubler pendant leur sommeil, Marius proposait à Bibi de faire une petite reconnaissance dans les

environs. Il prit son appareil de prise de vues et... en route! Comme ils approchaient de l'Oubangui, ils virent un énorme caïman qui dormait au bord du fleuve. « Attention, conseilla Marius, ces ani-

maux-là sont malins et traitres, ils dorment en gendarme, tenons-nous à distance. — J'ai un bon moyen pour les capturer en cinq sec, fit Bibi. — Vrai? — Oui, attends-moi ici, je vais chercher une perche,



une fourche de bois et un grand entonnoir. Tu vas voir ce que tu n'as encore jamais vu. Le truc de Bibi est inédit. — Diable, mais tu es un compagnon précieux. — Pas de pommade, Marius, tu me

féliciteras lorsque tu m'auras vu opérer. » Quelques minutes après, Bibi revenait accompagné de Roudoudou. Il avait assujéti le bec de son entonnoir au bout d'un long manche et avait prévenu Roudou-

dou pour qu'il immobilisât la queue de l'animal aussitôt que l'entonnoir serait devenu une solide muselière pour ce dernier. Quant à Marius, ayant mis son objectif au point, il commença à



tourner cette scène palpitante. Et, v'là, le dormeur recut l'entonnoir en plein museau. Il chercha à reculer. Impossible. La fourche plantée solidement en terre l'empêcha de faire machine en arrière. « A toi de le ficeler comme un saucisson,

Marius, et pas une seconde à perdre, car il me fait un drôle d'œil et je crains une réaction violente. » Alors Marius se mit dare-dare au travail. Lorsque le caïman fut attaché à la perche, Marius et Roudoudou purent le transporter faci-



lement jusqu'au camp. « Il est lourd, s'écria Marius, mais quelle pièce remarquable pour un jardin zoologique! Bibi tu es un as d'ingéniosité. Bravo! D'ores et déjà, je t'intéresse dans les bénéfices. »



Ce merveilleux début combla Marius de joie. Aussi ce soir-là voulut-il offrir une bouteille de champagne à Bibi. « Ce n'est qu'un commencement, assura notre héros, demain, je t'ouvrirai des horizons nouveaux sur mes capacités. » En

effet, le lendemain, au crépuscule, les deux amis se mettaient en campagne et ne tardaient pas à apercevoir une compagnie de girafes. « Eh bien, fit Marius, vas-tu trouver le moyen d'en capturer une sans que nous ayons à tirer un seul

coup de feu? — Regarde-moi opérer », répondit Bibi en attachant des bananes de place en place à une longue corde. Ceci fait, il grimpa à un arbre, enroula ses bananes en spirale et, après en avoir attaché une belle à la maîtresse



branche, il plaça la boucle de son lasso tout près du fruit. « Et maintenant, Marius, allons nous embusquer dans la brousse, nous allons assister à un spectacle pas banal. » En effet, une girafe, plus hardie et plus affamée que les autres, se rapprocha peu à peu des ba-

nanes. Elle commença par croquer celles du bas. « Tu vois, Marius, chuchota Bibi, elle opère avec méthode, peu à peu elle atteindra celles du haut, et la dernière lui sera fatale. — Mais regarde-la donc faire ses contorsions, elle va attraper un torticolis. — Tant

mieux, nous l'aurons plus facilement. Elle fait vite, elle a hâte d'avoir fini pour aller retrouver ses camarades. Mais elle ne veut pas laisser une seule banane. L'égoïsme va la perdre. Elle a vu la dernière. La position qu'elle a prise l'empêchera d'atteindre le der-



nier fruit autrement qu'en allongeant la tête dans la bouche. Une, deux, trois, ça y est. Je l'ire. Et là voilà prise, Marius. — Mon ami, je te félicite, tu as plus que du talent en matière de pièges, tu as du génie. Ne l'étrangle pas surtout, car c'est là une pièce qui vaut très

cher. — Sois sans crainte, Marius, nous la ramènerons vivante au camp. Mais il faut bien serrer un peu, sans quoi elle nous échapperait. » Telle fut la seconde capture opérée d'après le système Bibi. Docilement, la girafe se laissa conduire au camp. « En voilà une

que nous apprivoiserons bien vite, déclara Marius. — C'est mon idée, répondit Fricotin, songe aux services qu'elle peut nous rendre : un autrefois, c'est un observatoire donné par la nature. »



Marius Cassoulet était ravi d'avoir trouvé un auxiliaire aussi précieuse que Bibi. « Déjà une autruche, un crocodile et une girafe! C'est merveilleux! ne cessait-il de répéter. En attendant que ces ani-

maux partent pour l'Europe, il va nous falloir procéder à l'édification d'un jardin zoologique au désert. — Eh bien, ce sera une occupation; mon ami Marius, construisons un enclos pour notre girafe car, avec



ses goûts d'indépendance, elle pourrait bien nous brûler la pelle. » Là-dessus, Bibi, notre Méridional, son nègre, se mirent au travail. Lorsque les échelas en réserve commençaient à manquer,



Roudoudou se détachait pour aller en chercher à travers l'oasis. Ce fut au cours de ces petites expéditions qu'il releva des empreintes de fauve. Le dessous des pattes était bien imprimé dans le sable.

Sûrement, un lion s'était avancé jusqu'au ruisseau pour se désaltérer. Vite, Roudoudou regagna le camp pour mettre son maître au courant de ses constatations. « Diable, répondit Marius, il va fal-

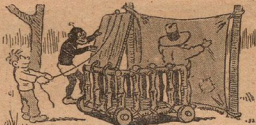


loir tuer ce lion, sans quoi nous pourrions bien être attaqués au milieu de notre sommeil. — Le tuer! Et pourquoi? objecta aussitôt Bibi. S'il ne vient que la nuit, nous pouvons le capturer assez facile-



ment. — Je voudrais bien savoir comment tu t'y prendras pour t'en emparer sans lui flanquer un bon coup de fusil? » répartit Marius. Alors Bibi expliqua son petit plan qui fut qualifié de génial par notre cinéaste. Une grosse cage de bam-

bou fut construite en une heure. Elle était montée sur roues et munie d'un solide couvercle. Les deux explorateurs et leur aide attendirent le crépuscule pour se mettre en route. Marius portait son appareil à projection qu'il pouvait faire



fonctionner au moyen d'une pile sèche, puis son écran composé d'une simple toile blanche enroulée sur un manche à balai. Tous les trois stoppèrent à l'endroit où Roudoudou avait remarqué les empreintes de l'animal. Marius tendit

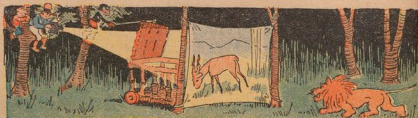


son écran entre deux arbres. Et la cage fut ensuite roulée tout près de l'écran. Après quoi les trois compagnons attendirent la nuit pour grimper aux deux arbres qui se trouvaient à proximité de l'écran et se mettre à caler l'archon

sur les grosses branches. Vous vous demandez, sans doute, par quel moyen nos chasseurs comptaient amener le fauve du côté de l'écran? Vous ne tarderez pas à être renseignés, et vous serez surpris de l'ingéniosité de ce moyen imaginé

par Bibi. Il y avait environ une demi-heure que nos amis attendaient l'ennemi en échangeant leurs impressions à voix basse, lorsqu'un formidable rugissement déchira brusquement le calme de la nuit.

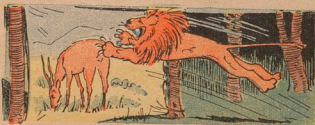




Le premier rugissement de l'animal fut suivi de plusieurs autres non moins impressionnants. Alors Marius jugea le moment venu de donner une petite séance de ciné-

ma au terrible dévastateur. Il projeta sur l'écran une belle antilope occupée à brouter de l'herbe. Le roi des animaux en eut un éblouissement. Justement, il avait assez

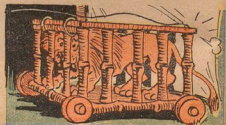
mal diné, de sorte que la projection lui faisait entrevoir un de ces repas dont il se serait rassasié au delà de toute espérance. Il s'accommode dans l'herbe pour mieux sur-



prendre sa proie, s'avança en rampant comme un Peau-Rouge, puis, soudain, prenant son élan, il bondit sur l'antilope. Mais il ne trouva qu'une toile suffisamment mûre

pour être déchirée avec facilité. De sorte, qu'après avoir traversé l'écran à la manière d'un clown qui crève une feuille de papier de soie tendue sur un cerceau, notre

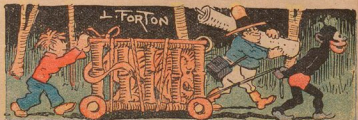
lion abusé vint tomber dans la cage de bambou. « Rabats le couvercle, vite, vite! » cria Bibi à Rondoudou. Ce dernier obéit. Et le grand mangeur d'antilopes, au lieu



de se régaler ainsi qu'il l'espérait, se trouva pris comme un rat dans un piège à trappe. Il demeura quelques instants ahuri. Le rayon de lumière électrique l'éblouissait et

il se demandait de quelle façon il allait se tirer d'affaire. Hélas! Il comprit bientôt qu'il était le dindon de la farce, que sa force et sa férocité ne pouvaient avoir raison

de la ruse et de la malignité des hommes. Il se répandit en affreux et vains rugissements et put distinguer enfin ceux qui venaient de lui jouer un si mauvais tour. « Tire



bien la corde, Rondoudou, serait Bibi, car, en bondissant, il serait bien capable de soulever le couvercle. Et, maintenant, passe-la en dessous. » La cage ayant été solidement liée, Bibi donna le signal

du départ. « Il est lourd, dit Rondoudou, qui avait quelque peine à tirer. — Ah! dame, ce n'est pas une cage à mouches. Un petit effort, camarade Boudzan, je pousse par derrière. » Quant à

Marius, il avait le sourire. « Ça, c'est une pièce de choix, disait-il, nous avons bien gagné notre journée. »



« Eh bien, Bibi, s'écria Marius, le lendemain matin, je constate que notre collection augmente tous les jours. — Et à qui le dois-tu, Marius? — Crois bien que je rends hommage à tes inspirations géna-

les. Tout cela représente une fortune que nous partagerons en frères. » Mais il s'agissait maintenant de donner au lion une habitation plus spacieuse. Nos amis s'employèrent donc toute la matinée à

planter d'énormes bambous à l'intention de leur pensionnaire. Mais, lorsque l'animal eut changé de gîte, il se coucha mélancoliquement, songeant sans doute à la compagne dont il était irrémédia-



blement séparé et à ses petits lionceaux désormais privés de père : « Il a l'air d'avoir le cafard, fit Bibi, ne le laissons pas dépérir, amusons-le. — Amusons-le, c'est facile à dire, répartit Marius, mais

comment faire pour l'amuser? — J'ai mon idée, Marius, attirons d'abord notre fauve dans sa petite cage en lui présentant un appât, puis j'installerai dans la grande cage un dispositif de mon inven-

tion. Nous procéderons à un essai de dressage. » Ainsi fut fait. Le truc combiné par Bibi était des plus simples. Un lapin empaillé monté sur roues allait exciter l'appétit du captif. Et il serait amené



à sauter dans un cerceau. « Songe donc, Marius, à la valeur qu'aura cet animal féroce lorsqu'il sera devenu savant! Il vaudra bien dix sous de plus, voyons! » Ainsi raisonnait Bibi. « Et puis, c'est une

occupation qui nous distraira, il n'y a pas tant d'occasions de s'amuser par ici. Tu pourras même prendre un film de la petite séance de dressage. » Là-dessus, le fauve fut remis dans sa grande cage et

Bibi tourna la manivelle de son appareil : « Vas-y, Brutus! » s'exclama-t-il. A peine Brutus eut-il vu le lapin empaillé, qu'il prit son élan et bondit. « Passez muscade! » fit alors Bibi en donnant un grand



tour de manivelle. Et le petit lapin se déroba à l'appétit de Brutus tout en l'obligeant à passer dans le cerceau, exercice que le fauve n'aurait jamais consenti à exécuter par la force. « Ton système de dressage

est tout simplement merveilleux, déclara Marius. Maintenant, nous allons lui faire faire le beau, mais cette fois, avec quelque chose de bon... Altrape, Brutus... Plus haut, plus haut... A la bonne heure! Ré-

gale-toi de ce quartier de viande. — Demain, annonça Bibi, on essaiera de lui mettre un bout de sucre sur le museau. Il faudra qu'il l'attrape au vol. »



Tous les matins, Bibi et Marius quittaient le camp pour aller filmer quelque scène intéressante dans les environs, laissant à Roudoudou le soin de garder le camp



tout en préparant le déjeuner. Voilà qu'un matin le nègre remarqua le manège suspect d'un noir qui rôdait tout autour du camp. Roudoudou flaira aussitôt l'espion de



quelque tribu de cannibales et, le voyant s'éloigner, se mit à le suivre. C'est qu'il ne tenait pas à être massacré, le brave Roudoudou, et le louche manège du personnage



venait d'exciter sa méfiance au plus haut point. Un quart d'heure après, il se félicitait de sa bonne inspiration. En effet, le nègre suspecté rejoignait les personnages de sa tribu et leur contaït tout ce



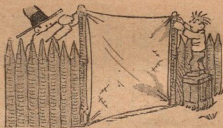
qu'il avait vu. Roudoudou, embusqué dans les herbes, ne perdit pas un mot des décisions prises par les pillards. Il était décidé que ceux-ci investiraient le camp aussitôt que la nuit serait venue, qu'ils

égorgeraient ses habitants et feraient main basse sur les victuilles de conserve qui s'y trouvaient en abondance. Roudoudou était renseigné. Il reprit en vitesse le chemin du camp et, voyant bientôt



revenir nos explorateurs, s'élança à leur rencontre pour leur apprendre le danger qui les menaçait tous les trois. « Et combien sont-ils? demanda Marius. — Beaucoup, beaucoup, répondit Roudoudou,

nous partir ou bien nous mourir. — Partir, partir, riposta Marius, tu en as de bonnes! Et notre matériel, et nos bêtes, cela ne s'enlève pas en une heure. — Ne nous affolons pas, conseilla alors Bibi; pen-



dant que Roudou élèvera une petite estrade à quelques mètres de l'entrée, toi, Marius, tu vas chercher dans ta caisse un de ces films sensationnels susceptibles d'horrifier nos lâches agresseurs. — J'ai jus-



tement une scène qui fera merveille, répondit Marius, et maintenant préparons l'écran. » Quand vint la nuit, chacun était à son poste : Marius sur son estrade devant son appareil, Bibi et Roudou-



deou de chaque côté de l'entrée. Les fusils étaient chargés, prêts à accompagner en musique les péripéties du film. Peu à peu, le silence de la nuit fut troublé par un bruit de pas et de chuchote-

ments. Les agresseurs voyaient de loin l'écran lumineux qu'ils présentaient pour une grande fenêtre éclairée avec rideau blanc tamisant la lumière.



« Voici nos pirates, murmura Bibi, ils ne sont pas loin, armons-nous. Si nous pouvons en démolir quelques-uns en tirant au hasard, cela empêchera les autres de revenir. » Quelques instants s'écoulèrent,

angoissants pour nos amis. Marius craignit une panne au dernier moment, et une panne pouvait les vouer au massacre. Tous les noirs, armés de lances — ils pouvaient être une cinquantaine —

se disposaient à envahir le camp, lorsque Marius fit tourner la manivelle de son appareil, et pas au ralenti, je vous prie de le croire. Les agresseurs virent alors poindre au loin un escadron de chas-



seurs de la garde, l'arme au poing. Le film, en effet, était emprunté à une reconstitution des phases les plus glorieuses de l'épopée napoléonienne. Un recul général se produisit chez les pirates noirs. D'où

venaient ces cavaliers qui, en pleine nuit, étaient éclairés comme en plein jour? Descendaient-ils de la lune? Et ils grossissaient à vue d'œil. Nos nègres s'étonnaient, en entendant le tic tac de l'appareil,

qu'ils fissent si peu de bruit, alors que la galopade effrénée des chevaux aurait dû être accompagnée d'un vacarme pareil au bruit du tonnerre. Mais leur muette contemplation se changea bientôt en ter-



reur-panique, car chevaux et cavaliers devenaient formidables sur l'écran. Et la voix tonitruante de Hourra commanda : « En joue, feu! » Alors Bibi et Roudoudou commencèrent la fusillade, tirant



dans le tas. Des nègres s'écroulèrent blessés et furent piétinés par les fuyards. C'était un sauve-qui-peut général. « Ah! ils attendaient le bruit, s'écria le jeune Fricotin, eh bien! les voilà servis. Tirons

encore, tisons toujours. » Et nos amis purent voir, à la clarté de l'écran, les blessés se redresser péniblement et faire tous leurs efforts pour rejoindre leurs camarades. En quelques minutes, le terrain qui

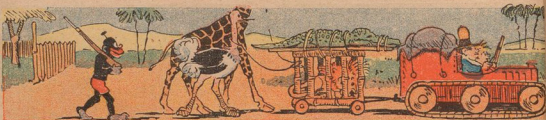


s'étendait devant le camp fut net. Il ne resta plus un seul pillard. « Hourra! Hourra! » s'exclamèrent en chœur nos assaillis qui sortaient indemnes de l'aventure. « Le cinéma est décidément une belle invention, reprit notre jeune globe-

trotter, et on ne se doute pas en Europe quel parti nous en tirons présentement pour nous protéger des fauves et des cannibales. — Décidément, déclara Marius, le pays n'est pas sûr. Une autre fois, nous pouvons être surpris et mis



dans l'impossibilité de tromper l'ennemi par des moyens artistiques. Demain à l'aube, nous plions bagages. — Tu as raison, répliqua Bibi, je n'aime pas à rester longtemps au même endroit. »



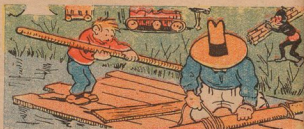
Le lendemain matin, ainsi qu'il avait décidé la veille, nos voyageurs plièrent bagages. Certes, il leur était quelque peu pénible d'abandonner le camp, si bien aménagé, mais leur sécurité person-

nelle devait passer avant toute autre considération. Notre Méridional, ayant fait son plein d'essence, donna le signal du départ. Forcément, la marche de son auto-chenille était lente à cause des ani-

maux qui suivaient, et l'ami Rondoudou formait l'arrière-garde du convoi. Il leur fallut donc rouler un certain temps pour atteindre l'Oubangui, le fleuve africain devenu l'objectif de leur déplacé-

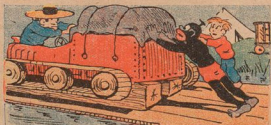


ment. Lorsqu'ils furent arrivés à destination, Marius manifesta l'intention de descendre le fleuve jusqu'à la rivière Kandja. « C'est un assez long voyage, expliqua Marius, mais nous serons plus tran-



quilles pour l'accomplir par eau que par terre. Occupons-nous donc, dès maintenant, de construire un radeau. » Alors tous les trois s'employèrent dare-dare à cette besogne pour laquelle les matériaux ne

manquaient pas, heureusement. Lorsque la construction du bateau sommaire fut terminée, nos explorateurs y poussèrent l'auto-chenille. « Et alors, demanda Bibi, tu crois que le radeau va filer sur



l'onde sans être propulsé? — Il le faut bien, mon cher Bibi. La rivière étant peu profonde, nous le ferons avancer à la manière nègre, c'est-à-dire au moyen de longues perches sur lesquelles nous appuie-

rons de toutes nos forces. — Moi, j'ai trouvé un moyen bien plus pratique, s'écria Fricotin. — Parle, Bibi. — Ce serait de monter l'auto sur de solides madriers et de munir les roues d'hélices grossières-

ment taillées dans le bois, mais qui feront avancer le radeau à une bonne allure. — Bravo, Bibi, bravo pour cette excellente inspiration; mettons-nous au travail. » Et l'idée du jeune Fricotin fut mise

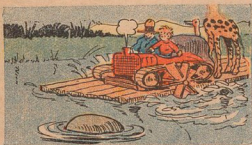


aussitôt à exécution. Marius possédait les outils nécessaires pour mener à bien ce petit travail qui ne demanda pas plus de deux heures. Après quoi les animaux furent embarqués. « Et maintenant, en avant! » s'écria Marius après avoir

mis son moteur en marche. Le perfectionnement imaginé par notre débrouillard donna des résultats merveilleux, si merveilleux que Marius prédit à son jeune camarade un avenir de gloire. « Oh! la gloire, répliqua Bibi, je m'en



moque, je n'ai qu'un désir : pouvoir intéresser le plus possible à mes exploits tous mes petits amis, et ils sont nombreux, qui lisent les relations de mon beau voyage autour du monde... »



Le radeau, actionné par le moteur de l'auto-chenille, put descendre l'Oubangui. Marius était enchanté. « Ton truc est tout simplement génial, dit-il à Bibi. — Moi

j'ai la bosse du génie, répondit modestement le jeune Fricotin, c'est de naissance. — Ne te donne pas de coup de pied », fit Marius. Mais déjà Bibi fixait les yeux sur

quelque chose de rond qui émergeait de l'eau. « Sapristi, dit-il, est-ce que nous tomberions sur des roches? Regarde, Marius, regarde. — S'il en est ainsi, il faut lâcher



de les éviter », répliqua l'explorateur. Mais au même instant, le radeau fut soulevé et s'inclina brusquement de l'avant à l'arrière. Marius, ayant conscience du dan-

ger, s'exclama : « Quittons l'auto et en vitesse, je sens que ça va finir par une catastrophe. » En effet, notre Méridional voyait son auto tout à fait compromise. Et il

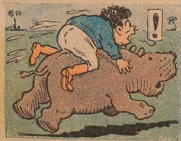
ne se trompait pas, le malheureux. L'embarcation bascula soudain de tribord à bâbord. Marius n'eut que le temps de s'élaner sur le rocher. Quant à ce pauvre Bibi, il piqua



une tête dans la limonade. Allaient-ils laisser leur peau dans l'Oubangui? Non. Leur destinée voulait qu'il en fût autrement. Tandis que Marius se rendait

compte qu'il n'avait pas enfourché un rocher mais un tout jeune hippopotame — cet âge est sans pitié — qui le conduisait hors de l'eau, Bibi se cramponna à la girafe.

L'autruche, elle, avait réussi à s'enfuir. Quant à Roudoudou, il tenait solidement par les barreaux la cage flottante du lion. « Quelle macédoine! clamait Bibi. Mon pau-



vre Marius, tu as parlé trop vite en disant que j'avais eu une idée de génie. » Mais voilà que le jeune hippopotame s'emballa en sortant de l'eau. « Ah çà! gémissait Marius, il va me faire casser le nez,

ce gros saucisson à pattes. — Pince-lui les narines », cria Bibi qui venait enfin de sortir du fleuve avec Roudoudou. Et patatras! l'explorateur tomba sur le dos. Il n'avait pas eu besoin de serrer les

narines de sa monture. « Arrive ici que je te ramasse, s'exclama Bibi. Quand j'aurai besoin d'un professeur d'équitation, tu peux compter sur ma clientèle. »



Marius, les reins un peu meurtris par sa chute, revint vers ses compagnons : « Eh bien, mes amis, vous avez vu ça pour rien? Quelle séance! — En effet, dit Fricotin, il ne manquait qu'un opérateur de ciné et son moulin à

café. — Avec tout ça, nous n'avons plus d'auto, déplora Marius. Rien à faire pour la sortir de son burlin. — Occupons-nous toujours de décharger les caisses et les armes », proposa Bibi. Alors, tous les trois se mirent à la besogne,

contents d'avoir sauvé les animaux. Seule, l'autruche manquant à l'appel. Heureusement, le pain n'était pas mouillé. Le premier moment d'émotion passé, la bonne humeur se peignit de nouveau sur les visages. « Voilà une aventure



qui m'a creusé, s'écria Marius, je crois que je vais faire grand honneur au raïout de civette. — Eh bien, répliqua Bibi, nous allons aider Roudoudou à préparer ce mets délicat. » Une demi-heure après, nos amis déjeunaient avec

appétit. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ils décidèrent joyeusement. Il fut décidé qu'on ferait la pause jusqu'au lendemain. Et nos voyageurs flânèrent tout l'après-midi. Quand vint la nuit, ils réunirent tous leurs ani-

maux et les couvrirent de bâches puis, s'étant hissés sous leur tente, ils s'étendirent sur des couvertures. Il faisait alors un clair de lune superbe. Et voilà qu'un pillard arriva en rampant. « Une caravane, se dit le noir qui répondait



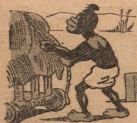
au nom de Malmouchi, y a bon. Moi remplir mes poches. » Il va sans dire que c'était là une façon de parler. Car Malmouchi n'en avait pas. Il s'avança donc prudemment puis, souleva la bâche, il allongea la main, espérant que



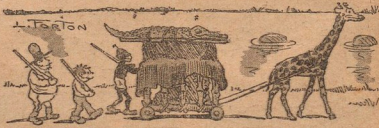
celle-ci entrerait en contact avec quelques provisions de bouche. Mal lui en prit. Il fut happé par le crocodile et fit un saut formidable. Ce fut un miracle s'il réussit à se dégager, mais non sans laisser entre les crocs du terrible



caïman quelques lambeaux de chair. Et il s'enfuit en hurlant. Les ersus du pirate avaient réveillé en sursaut Bibi et ses compagnons. Ils sortirent juste pour voir le personnage détalier avec une vélocité saisissante et s'expliquèrent



sans de longues réflexions la cause de cette fuite éperdue. « Qui s'y frotte s'y pique! » clama Bibi. « Et nous ne saurons jamais, répartit Marius, si c'est notre lion ou notre crocodile qui l'a reçu si cordialement. — En tout cas, conclut Bibi,



c'était une réception qui ne manquait pas de piquant. Là-dessus, allions nous recoucher. Avec des animaux comme ceux-là nous sommes bien gardés. » Et le lendemain, dès potron-minet, la petite caravane se remit en route. « Ça

va être gai s'il faut marcher comme des tortues pendant des jours et des jours, murmura Bibi, nous avons l'air de suivre un corbillard. »



Les marches militaires que devaient accomplir Bibi et ses compagnons, le fusil sur l'épaule, étaient d'une monotonie désespérante. De temps en temps, le jeune Fricotin poussait bien une chanson de route reprise au refrain par

Marius, mais, comme son répertoire était assez limité, il devait espérer les auditions. « Vois-tu, disait-il à Marius, il nous manque la T. S. F. On aurait adapté une antenne à la girafe et un petit concert de temps en temps nous aurait ravi-

gotés. — Moi, c'est mon auto que je regrette, répondit Marius. Nous avons eu une malchance du diable. » Ce ne fut donc qu'après une interminable randonnée que la petite troupe arriva à Libreville, et avec quel soulagement! Marius



s'aboucha tout de suite avec le capitaine du navire marchand *La Sirène*, en partance pour Marseille. L'officier lui demanda un prix raisonnable pour la traversée. Et l'on procéda à l'embarquement des animaux. « Pauvre girafe, disait Bibi,

elle manque d'enthousiasme; viens donc, voyons, c'est si beau les voyages, et puis ça forme la jeunesse... » Cependant Rondoudou roulaït dans l'entrepont la cage da foule, lequel le trepait par des rugissements à vous faire saigner les

oreilles. « Encore un roi qui s'en va vers l'exil, dit mélancoliquement Bibi, mais il manque de résignation. » Une fois le lion casé, Rondoudou s'occupa du crocodile. Il lui adapta un panier à salade en guise de muselière, puis, au moyen



d'une seringue, il l'arrosa. L'animal fut très sensible à cette bonne douche. Certes, il ne poussa pas la reconnaissance jusqu'à dire : « Je te remercie, mon ami, je suis touché par tant de sollicitude », mais il regarda Rondoudou avec ten-

dresse et se présenta dans toutes les positions afin de ne pas avoir un poil de sec. (Encore une façon de parler, car personne n'ignore que les crocodiles sont chauves de la tête à la queue.) Dans tout cela, c'était Titine (nom donné par Bibi

à la girafe) qui était la plus malheureuse. Elle n'avait pas ses coudees franches. Elle se disait : « Comme c'est bas de plafond! Ça va être amusant si je dois rester longtemps la tête basse et repliée sur mes jambes. » Mais voilà



qu'elle découvrit une belle ouverture. « Tiens, tiens, je ne connaissais pas toutes les ressources de ma prison. Bonne affaire! » Enfin, elle pouvait se redresser. Jugez de sa joie lorsque, passant son long cou par une manche à air, elle

put enfin respirer à son aise. « C'est parfait, fit-elle, et puis je pourrai attraper de temps en temps une friandise. » Le soir même, Bibi et Marius faisaient des adieux touchants à Rondoudou qui ne se souciait nullement de quitter

son pays d'origine pour se faire groom de café ou marchand de cacahuètes en France, et *La Sirène* leva l'ancre, emportant notre célèbre héros ainsi que son compagnon vers de nouveaux décors.



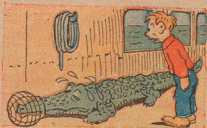
Le navire, après avoir vogué assez longtemps dans le golfe de Guinée, se dirigea vers Bingerville, sur la Côte d'Ivoire. Bibi et Marius, accoudés sur le pont, devisaient amicalement. « Ça me fait plaisir, disait Bibi, de me voir un



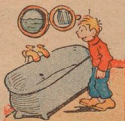
peu sur mer. Il me fallait du changement. A force de vivre avec des nègres j'avais des idées noires. — Dis donc, reparla Marius, occupe-toi un peu des animaux. Il ne faut pas que nous en perdions au cours de la traversée; c'est que tous les



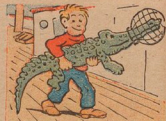
trois représentent notre petite fortune. — Sois tranquille, Marius. — Nous les soignerons à tour de rôle. — Entendu, je vais voir un peu Casimir. Il doit souffrir de la solitude. Je lui chanterai *Le petit Navire*, ça le distraira. » Casimir



était le nom dont Bibi avait affublé le crocodile. Il le trouva très épremié. « Alors quoi, ça ne va pas, camarade? Tu as l'œil bien fermé; j'ai peur que tu n'aies passé loin. » Et Bibi se mit à la recherche d'un grand récipient pour faire



baigner l'infortuné qui lui inspirait une profonde compassion. Il eut la chance de découvrir dans une cabine une belle baignoire capable de contenir Casimir dans toute sa longueur. « Bonne affaire, s'écria le jeune Fricotin, je vais



l'installer là dedans, ça lui fera plaisir. » Alors Bibi courut chercher l'animal qui n'était pas d'un poids excessif. « Viens, mon bébé, viens, et n'aie pas peur de papa. Il travaille pour ton bien-être. » Ayant alors introduit Casimir dans



la baignoire, Bibi tourna les deux robinets, car il avait remarqué que des deux côtés, l'eau coulait froide. C'est le crocodile qui était content! Ses yeux se ranimèrent tout de suite. Il devait se dire : « C'est étonnant ce que le Nil a



rétréci. » Bibi s'éloigna, content d'avoir apporté un soulagement à la pauvre bête. Mais voilà qu'un passager, acablé de chaleur, demanda à prendre un bain. L'un des hommes de l'équipage lui indiqua la cabine où Casimir reprenait goût



à la vie aquatique. « Très bien, mon garçon, merci. » Et le passager en question, un nommé Dupiton, s'introduisit dans la cabine, puis se déshabilla en trois temps et quatre mouvements. Lorsqu'il ne fut plus vêtu que de son caleçon



de bain, il entra, plein de confiance, dans la baignoire, mais sentant soudain quelque chose remuer sous ses durillons, il éprouva une certaine angoisse. C'est alors que Casimir, croyant qu'on lui apportait quelque chose de bon à



manger, leva sa tête intelligente et agita son panier à salade. Aussitôt, la vue du crocodile jeta Dupiton dans un abîme de terreur. « Miséricorde! Que vois-je? Ah! la sale bête! Au secours! » Mais le crocodile, d'un irrésistible coup de



queue, souleva notre poltron et le projeta par le hublot grand ouvert. « Et allez donc, va-t'en chez ta mère! Voilà ce que je fais des importants, moi », se dit l'ancien habitant du Nil en continuant à barboter.

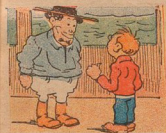


Dupiton fut se meurtrir la mâchoire sur le parquet de l'entrepont. « Oh! youyouye, youyouye, gémit-il, je n'ai déjà plus trop de dents; s'il faut que je m'en casse encore deux, ce sera un désastre. » A ce moment, M. Boimiron, le



commandant de la Sirène, arrivait tranquillement. Il vit Dupiton se remettre péniblement sur pieds et lui dit : « Vous m'avez l'air d'avoir pas mal bu, vous, et je vois que la boisson vous pousse aux acrobaties dangereuses. » Mais Dupiton le

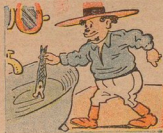
mit, d'une voix chevrotante, en courant de son aventure. « Quoi, quoi, qu'est-ce que vous me chantez là? repartit le commandant, un crocodile dans la baignoire! Il faut vous faire soigner, mon garçon, car vous n'iriez pas loin avec



des hallucinations de cet acabit. » Or, Bibi, qui venait d'entendre les doléances de Dupiton, s'empressa de joindre Marius. « Vite, dit-il, va chercher un hareng saur, on va rire. Il n'y a pas une seconde à perdre. Rejoins-moi ensuite à la



cabine où j'ai installé Casimir. » Ayant dit, Fricotin s'empressa d'aller chercher le crocodile. « Viens, mon coco, j'espère que tu t'es bien baigné? A présent, mon petit frisé, un bon bain de soleil te rattrapera tout à fait. » Quelques



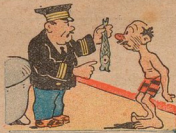
secondes après, Marius arrivait en tenant le hareng saur qu'il plongea dans l'eau, et il eut le temps de sortir avant d'être vu. On entendait un peu plus loin la voix affirmative de Dupiton. « Je vous assure, commandant, qu'il n'y a



pas d'erreur. Il s'agit bien d'un coco... d'un croco... d'un crocodile. N'approchez pas de trop près, vous allez recevoir un coup de queue en pleine figure, mon croco... mon commandant. » Mais M. Boimiron, peu convaincu, se pencha sur la



baignoire. Il y vit le hareng saur qui flottait, ce qui le plongea dans une fureur indécible. Saisissant le poisson par la queue et le mettant sous le nez de Dupiton : « Voilà ce que vous appelez un crocodile, vous? — Mais, mon commandant,



vous m'étonnez. — Comment, je vous étonne! Voilà pourquoi vous me dérangez, fumiste que vous êtes? — Je ne suis pas fumiste, mon commandant, je suis dans les huiles. — Dans les huiles, rugit l'autre, vous voulez dire dans les

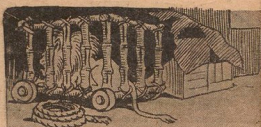


vignes, car vous me faites l'effet d'un ivrogne pas ordinaire. » Là-dessus, saisissant Dupiton d'une poigne irrésistible, il l'envoya piquer une tête dans la baignoire. « Tenez, buvez un peu d'eau,



abruti que vous êtes, cela vous éclaircira les idées. A-t-on idée d'un ivrogne nautil qui prend un hareng saur pour un crocodile! — Ah! que c'est mauvais, que c'est mauvais! gémissait Dupiton. Vous

ne voulez pas me croire, mais je vous assure que c'était un crocodile. — Un mot de plus et je vous fais jeter à la mer », menaçait l'officier. Bibi et Marius se tordaient, littéralement.



Cependant, la Sirène poursuivait sa route vers la Côte d'Ivoire. Jamais le chalheur n'avait été plus accablante. Bibi et Marius passaient la plus grande partie de leur temps sur des fauteuils transatlantiques, ce qui ne valait rien

pour leur estomac, car ils s'y endormaient profondément. Le lion Brutus, lui, se faisait vieux dans sa cage. Il avait été parqué au milieu des caisses et des colis recouverts d'une bâche goudronnée. Le malheureux avait perdu même

l'envie de rugir. Il devait se demander si son supplice allait se prolonger encore longtemps. On entendait fréquemment s'élever la voix de Perdreau, le quartier-maître, un gaillard qui ne connaissait que le service. Ayant remarqué un



matin que quelques caisses étaient mal arrimées, Perdreau appela Guibolard, un homme de l'équipage, peu dégourdi : « Hé, toi, avec ton nez en pied de marmite, lui dit-il, va me chercher un filin. Tu en trouveras au milieu des corda-

ges roulés près de la bâche goudronnée. — Entendu ! » répondit Guibolard. Et il se conforma aux ordres de son chef. Apercevant sur le plancher un bout de corde effiloché, le matelot se baissa pour la ramasser. Aussitôt, un terrible

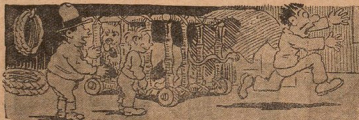
rugissement pareil à un roulement de tonnerre se fit entendre. Guibolard en fut terrifié. Le malheureux venait de tirer la queue du lion à l'arracher. Réveillés en sursaut par le vacarme prolongé de l'animal, Bibi et Marius se deman-



dèrent s'il n'avait pas réussi à s'échapper de sa cage. Cependant, Guibolard voyait avec épouvante le fauve secouer sa prison à la faire tomber en pièces. « Je viens de faire un beau coup ! murmurerait-il

tout tremblant. S'il s'échappe, c'est moi qui vais être responsable de tous les dégâts qu'il commettra. » Ayant vu de loin le matelot Guibolard exécuter un saut de carpe, Bibi dit à Marius : « Ce ni-

gard l'a taquiné sûrement ! » Fendant alors sur le malheureux, fou d'émotion : « Ben quoi, s'écria Bibi, vous voulez donc vous faire dévorer ? — Mais non, balbutia Guibolard, je ne me souvenais plus



qu'il y avait une ménagerie à bord, moi. Quelle affaire ! Je ne reste pas ici. C'est trop dangereux ! » Ladessus, notre matelot détaïna tandis que Bibi et Marius se tordaient de rire. Arrivé près du quartier-

maître, Guibolard lui dit en tremblant : « Ben, je viens d'en avoir une secousse ! J'ai tiré la queue du lion en croyant que c'était une corde ! — C'est donc ça qu'on a entendu des rugissements à mettre

tout le monde sens dessus dessous ! Ah ! Guibolard, il faudra faire attention une autre fois, car si le lion vous sautait à la figure, il gèrerait votre gros nez comme une prune à l'eau-de-vie ! » Et de rire.

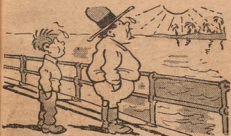


La *Sirène* allait accomplir la première étape de son voyage. L'effet, le navire fit bientôt escale à Bingerville, sur la Côte d'Ivoire pour y déposer quelques voyageurs

et embarquer des ballots ainsi que des caisses de marchandises. Ce fut pour Bibi et Marius une petite diversion. Bibi regardait les nègres grimper l'étroit escalier attendant à



la *Sirène*. Il se disait : « Quels équilibristes que ces nègres ! J'ai beau souffler sur les fardeaux qu'ils portent, rien n'y fait ! Il est vrai qu'ils ont bien de vingt-cinq



à cinquante kilos sur la tête chacun. » Le temps de se réapprovisionner en charbon et la *Sirène* se remit en route. Marius et Bibi suaient à grosses gouttes en contemplant la côte. « C'est égal, sou-



pira Bibi, il y a des jours où l'on souhaiterait d'être au Pôle Nord. — A qui le dis-tu ? repartit Marius, et encore toi tu n'as pas de ventre comme moi ! — C'est vrai, je ressemble à un bifteck de vingt sous

à côté d'un rosbif de trente francs. » La chaleur incommodait tout le monde, notamment cette pauvre Titine qui vivait comme dans une étuve, songeant amèrement à l'inhumanité des hommes.



Et encore elle n'était pas la plus malheureuse puisqu'elle pouvait se pousser du col dans la manche à air. C'était d'ailleurs sa seule distraction. Elle demeurait des heures à son observatoire comme une



vache qui regarde passer les trains, espérant que Bibi lui apporterait quelque friandise. Ce jour-là, elle trouvait Bibi bien long à venir. Devant elle, un jeune matelot dormait, couché sur un tas de bâches.



« Mais c'est lui, Bibi, je le reconnais », se dit la bonne bête. Ajoutons qu'elle n'était guère physionomiste pour reconnaître Bibi de ce côté-là. « Je vais le réveiller, moi, ça ne va pas être long. »

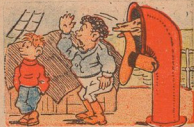
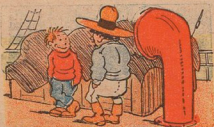


Alors Titine allongea le cou, happa le matelot par le fond de son pantalon et tira de toute sa force. En se sentant soulevé irrésistiblement, le matelot, qui n'était autre que le jeune Bamboulina, exécuta un saut

de carpe. Mal lui en prit, car le fond du pantalon, arrivé à un état de maturité avancé, resta entre les dents de Titine. « Oh ! glapit Bamboulina, toi ti une sale bête, moi ti dirai au commandant que ti man-



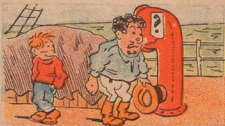
gea les fonds des kilottes. » Si Titine avait pu parler, elle aurait répondu au mordaic que ce lambeau de vêtement ne rappelait en rien le goût de la banane.



Quelques minutes après l'incident dont nous avons parlé au dernier chapitre, Marius et Bibi s'approchaient en se promenant de la manche à air qui faisait à Titine

un superbe faux col. Les deux amis s'arrêtèrent un moment et poursuivirent leur conversation. La girafe regarda Bibi avec une expression de tendresse. « Cette fois, je ne me

trompe pas, se dit-elle. Va-t-il me donner quelque chose de bon? » Mais Bibi ne s'occupait pas plus de Titine que si elle n'avait jamais existé. D'ailleurs, il ne la voyait



pas. Alors la bonne bête s'impatienta. Agacée par le vaste sombrero de Marius qui lui cachait son grand ami Fricotin, elle décoiffa le Méridional et rentra la tête dans la niche. Marius se retourna.

« Qu'est-ce qui m'a joué ce tour-là? dit-il sévèrement. Ce n'est pas le vent. On ne sent pas un souffle d'air. » Ce disant, il se recroiffa et reprit sa conversation avec Bibi. « Encore cette cloche-là devant

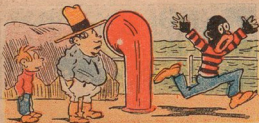
mes yeux! songea la girafe, ça devient insupportable. » Et elle provoqua une seconde fois la chute du sombrero, puis rentra précipitamment dans sa niche pour éviter une gifle. Le malheur voulut pour



Bamboutina qu'il revint un même instant après être allé changer de pantalon. Marius fut convaincu que c'était le moricaud qui lui jouait le tour. Et, sans question préalable, il lui envoya son poing en

pleine figure. « Tiens, tête d'acajou, je t'apprendrai à jouer avec mon portrait. Et v'lan! » Bamboutina encaissa stoïquement, puis il s'écria : « Moi sais pas c'qui ti veux dire... Non, moi sais pas c'qui

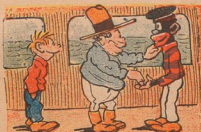
ti veux dire. » C'est alors que Titine se crut autorisée à mordiller l'oreille du matelot. Notre nègre se retourna et devint tout pâle. « Non, non, moi pas mi laisser arracher l'oreille comme mon foud



de culotte. » Et il détaïla en vitesse tandis que Marius lui criait : « Reviens-y un peu m'ôter mon chapeau, espèce de polisson, tête à rigurer sur les boîtes de cirage! » Mais voilà que Titine se trahit.

Comme, pour la troisième fois, elle essayait de découvrir Marius, celui-ci la pinça en flagrant délit. « Tiens, tiens, c'est toi, Titine, ce n'est donc pas le nègre. Oh! la malicieuse! Mademoiselle ne se gêne

pas, vois, BIBI. — et quelle débrouillarderie! repartit Fricotin, une simple manche suffit pour l'habiller. »



Ayant reconnu sa méprise, Marius fut saisi d'un remords. « Et moi qui ai rossé ce pauvre Bam-boulina, croyant qu'il était le mystificateur. Oh! que je suis vexé! » Alors, en compagnie de Bibi, il se



mit à la recherche du nègre. « Mon pauvre ami, mon pauvre ami, je ne t'ai pas cassé une quenotte, au moins? — Non, non. — Vois-tu, j'ai été trop pressé de cogner. Tiens, prends ces quarante sous, ça



te consolera. » Le moricaud remercia beaucoup le Méridional puis, en s'éloignant, il se permit de boucher la manche à air pour empêcher la girafe de recommencer ses plaisanteries. Il introduisit donc



dans l'orifice un énorme sac de plâtre. « Tiens, viens ti manger de ça, ti verras comme c'est bon. » Or, Titine, rien que de flairer le plâtre, se mit à éternuer. Elle rentra vivement la tête et chercha une



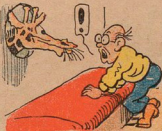
autre issue pour prendre l'air. Elle allongea le cou par un hublot et se dit : « Ah! je vois un rond lumineux. Qu'est-ce qu'il y a dedans? Oh! comme c'est drôle! Une grosse bille avec une frange. » Ce que



Titine prenait pour une bille avec une frange n'était autre que le crâne d'un savant professeur allemand, le Dr Houfrlick. Le bonhomme, assis sur une banquette de l'entrepont, lisait tranquillement et



pour la quinzième fois un journal vieux d'un mois. Tout à coup, il se sentit tiré par les cheveux. C'était Titine qui s'amusaient. « Oh! là là, oh! là là! glapit le malheureux, quel est le misérable qui a juré d'avoir mes derniers cheveux



pour s'en faire une brosse à dents? Alors il se retourna et demeura interdit devant la girafe qui le regardait ironiquement en ayant l'air de dire : « Souvenir, souvenir. » Ah! par exemple, s'exclama le professeur Houfrlick, je ne savais



pas que les girafes étaient friandes de cheveux. Je mettrai ça dans mon prochain livre, mais, en attendant, je vais me plaindre à l'officier. » Là-dessus, notre homme joignit le commandant. « Commandant, dit-il, vous constatez que mes cheveux



sont rares puisque je peux les compter, eh bien! une girafe s'est permis d'en arracher une poignée. — C'est un tort, répondit le commandant qui était un pince-sans-rire, elle aurait pu se contenter d'une simple mèche en souvenir du



beau garçon que vous êtes. — Oh! mais vous prenez la chose à la plaisanterie, commandant. Or, moi je ne ris pas. Venez la voir, cette gueuse, venez la voir. Tenez, là voilà!... Est-ce une place pour une girafe? — Elle a raison de prendre

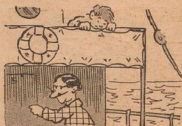


ses aises, cette pauvre bête », répondit le commandant. Et il la caressa, en ajoutant : « Si vous aviez porté une perruque, vous n'auriez rien senti, et ce ne serait pas du luxe, je vous assure. »



Cependant, la *Sirène* avançait toujours. Un matin, elle fit escale à Konakry, en Guinée Française, pour se réapprovisionner en charbon, embarquer quelques voyageurs et prendre de la marchandise à destination de Marseille. Marius et

Bibi examinèrent avec intérêt les nouvelles têtes. « Qu'est-ce que tu penses de ce brun à longues moustaches? demanda Marius. — Ma foi, il ne m'inspire guère confiance, répartit Bibi, il m'a l'air d'un beau rastaquouère. — Tu es absolument



de mon avis, c'est tout ce que je voulais savoir. » Or, les jours suivants, il y eut des réclamations au sujet de bijoux disparus dans les cabines, ce qui amena Bibi à surveiller étroitement le personnage suspect, un certain baron de Filou-



crassy. Un après-midi que tous les passagers faisaient leur petite sieste, Bibi surprit le baron au moment où celui-ci s'introduisait dans une cabine. « Tiens, tiens, nous avions vu clair, Marius et moi, voilà qu'il compte les gros



billets qu'il va mettre dans sa poche. Non, il a une cachette bien plus sûre. Car monsieur porte perruque. Nous allons rire. En voilà un qui ne se doute pas qu'il est repéré. Préparons-nous pour la pêche à la perruque. » Alors,



s'étant procuré un bout de ficelle, Bibi enduisit l'extrémité d'une bonne couche de goudron épaïs. Cecl fait, il attendit patiemment le moment d'opérer, ce qui ne tarda pas. En effet, on entendit bientôt sur le pont les éclats de voix d'un



négociant en ivoire. « Commandant, commandant, il y a un volcreur parmi les passagers. Je viens de constater la disparition de sept mille francs dans mon portefeuille. — Pas possible. Diable! Qui cela peut-il être? » Le baron de Filou-

crassy était accouru et, pour ne pas être suspecté, il dit au commandant : « Et moi, commandant, on m'a volé une très belle perle que j'avais fait monter en épinglé de cravate. » Tout en s'exprimant de la sorte, le bandit ne se doutait



pas que la ficelle enduite de goudron descendait sur sa perruque, qu'elle adhérait à ses faux cheveux. C'était Bibi qui, perché sur la passerelle, commençait la pêche. « Ça mord », dit-il en enlevant la postiche. Se sentant sou-



dain le crâne découvert, le baron blâmit et fit une affreuse grimace. « Oh! oh! me voilà pris au piège! » murmura-t-il. A ce moment, Bibi descendit quatre à quatre, « Messieurs, annonça-t-il gravement, ce personnage possède une perruque avec poche destinée à recevoir les

billets de banque qu'il peut rapiner çà et là. Voici les sept gros billets retrouvés. Je les restitue à son propriétaire. Un petit bravo pour le prestidigitateur. » On vit alors le commandant sortir de son calme habituel. Emportant le baron de Filoucrassy par les épa-



les, il le fit tourner comme une toupie, lui décocha un formidable coup de pied dans le bas du dos, puis appela deux hommes de son équipage : « Qu'on m'enferme cet oiseau-là à fond de cale et en vitesse! »



Et la Sirène poursuivait son avance sur l'Océan. Certes, il y avait des jours monotones, mais d'autres au cours desquels les distractions ne manquaient pas. Elles venaient même par séries. Un ma-

tin, Bibi s'était assis tranquillement au bord d'une escouille, pour lire un livre de sciences emprunté au commandant, lorsqu'il fut repéré par Perdreau, le matelot espé- gne. Celui-ci arriva à pas de loup,

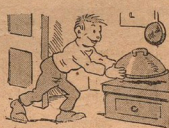
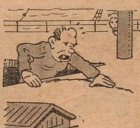
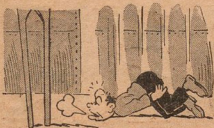
puis fonça sur Bibi comme au jeu de saute-mouton. « Et voilà ! — Dites donc, lui cria Bibi, je n'aime pas les surprises de ce genre. Vous pouviez me faire tomber dans le trou. — Et puis, après? — Si je



m'étais cassé une jambe? — Bah! pas mort! » Cette façon par trop optimiste d'envisager les conséquences d'un tel accident indisposa vivement Bibi, qui se fabriqua une paire d'échasses en se disant : « Je

vais lui donner une petite leçon, à Perdreau, nous verrons si elle est de son goût. » Le soir même, Bibi, monté sur ses échasses, s'installa de nouveau au bord de l'écouille. Il fit semblant de lire. En réalité,

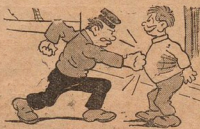
il surveillait, au moyen d'une petite glace, tout ce qui se passait derrière lui. Or, Perdreau, comme tous les gens taquins, se dit : « Ça l'annuie, ce petit-là, que je lui saute par-dessus la tête. Eh bien,



je vais recommencer. » Il recommença en effet, mais il rata son coup. En effet, Bibi, prévenu par son petit miroir, s'était dressé sur ses échasses au moment où il voyait le matelot foncer sur lui.

L'infortuné Perdreau fit une de ces chutes qu'on n'oublie jamais. Son crâne avait porté si violemment contre la paroi du navire qu'il lui en était poussé une bosse grosse comme une ventouse. « J'aurai sa

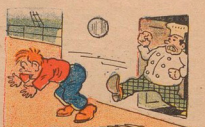
peau à ce petit pendard, » grondait-il en remonçant péniblement sur le pont. Heureusement, Bibi, qui s'attendait à être boxé, songea à prendre toutes les précautions désirables pour la protection de sa



personne. Profitant de ce que le maître-queux de la Sirène était momentanément absent de sa cuisine, il pénétra dans la place et, s'emparant d'un couvre-plat, il s'en fit un bouclier. A peine fut-il sorti qu'il vit accourir Perdreau,

menaçant. Et comme Bibi paraît le coup destiné à lui pocher l'œil ou lui casser une dent, Perdreau alla droit à la poitrine. Mal lui en prit. « Oh! aïe, aïe, aïe, aïe, gémit-il, il est donc cuirassé comme un chevalier du moyen âge, ce garnement-

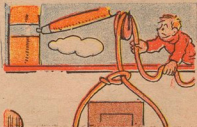
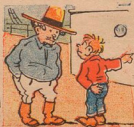
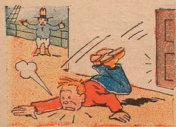
là! — Pas tout à fait, matelot, mais je suis comme le porc épic, moi, qui s'y frotte s'y pique. Regarde le cataplasme que je me suis mis sur le ventre! »



Ayant alors retiré de dessous son chaudière la cloche qui lui tenait trop chaud, Bibi regagna la cuisine en vitesse. Malheureusement, Pomolard, le maître-queux, était revenu à son poste. Bibi était pla-

tôt ennuyé. « Je vous rapporte un objet qui doit vous manquer », déclara-t-il. L'autre fronça les sourcils et gronda : « De quel droit te permets-tu de prendre mon matériel? — Oh! ne vous fâchez pas,

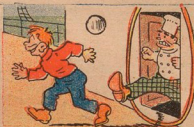
c'était histoire de faire une blague. — Une blague avec mon matériel? — Vous me faites rire avec votre matériel. Dites un simple accessoire. » A ces mots, le cuisinier devint rouge de colère et, bon-



disant sur Bibi, il lui décocha un coup de pied qui l'envoya rouler sur le pont. Justement, Marius arrivait. Il se précipita. « Eh bien! quoi donc, Bibi, tu ne tiens plus sur tes jambes? — Ah! ne m'en

parle pas, Marius, il en a un mauvais caractère le chef cuisinier! » Et Bibi conta l'aventure en détail. Marius était indigné. « Si le commandant savait que Pomolard t'a brutalisé, il l'arrangerait de la

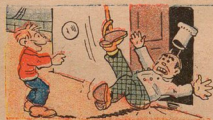
belle manière. — Oh! tu sais, Marius, le commandant a tout intérêt à le ménager. Une simple observation, et ce mauvais diable rattrairait tous les plats. — Tu as raison, Bibi, mieux vaut que nous



vengons nous-mêmes l'outrage fait à ton postérieur. — J'ai une idée, repartit notre jeune héros, nous allons la mettre tout de suite à exécution. Ecoute, Marius... » Il s'agissait de prendre Pomolard comme dans un piège. Et ce piège

ne serait autre qu'un câble encastrant la porte de la cuisine. Marius adhéra à la combinaison. Lorsque tout fut prêt, Bibi poussa brusquement la porte de la cuisine et se mit à narguer Pomolard. Mais aussi avec quelle précipita-

tion ce dernier s'élança pour botter à nouveau notre grand ami! A ce moment, Marius juché au-dessus de la cuisine, tira de toute sa force. La poulie grinça longuement et le pied du cuisinier fut pris dans le nœud coulant. « Ça



y est, ça y est, cria Bibi à son ami Marius, nous le tenons. — Scélérats! glapit Pomolard, je vais vous faire flanquer à fond de cale, tous les deux. — Mais non, mais non, il n'y a que les bandits qu'on met à fond de cale... Remonte-le un

peu, Marius... C'est ça... Eh bien, maintenant, chef, êtes-vous disposé à faire des excuses? — Des excuses! Ce serait trop fort. — Soit, restez dans cette position. Lorsqu'il y aura du nouveau, vous nous ferez signe... Tu viens, Marius? — Quoi,

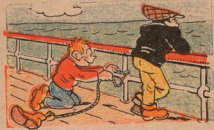
vous allez me laisser suspendu jusqu'à plus soif? — Bah! rétorqua Bibi, les chauves-souris restent bien la tête en bas toute la nuit, elles ne s'en trouvent pas plus mal. »



Le cuisinier commençait à la trouver mauvaise. Et ses cris finirent par attirer Perdreau. « Ben, qu'est-ce que vous faites là, vous? — Ah! mon ami, encore un vilain tour de ce diabolique petit passa-

ger. — Bibi? — Ben, il n'y a que lui qui puisse inventer des trucs pareils. Mais ne me regarde pas comme une tourte, Perdreau, délivre-moi, voyons. — On y va, mon petit père Pomolard. » Lorsque le

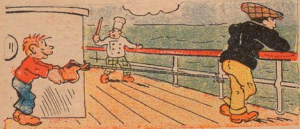
chef eut enfin repris sa position normale, il jura d'avoir la peau de Bibi. « A coups de trique, je veux le transformer en zèbre, tu entends, Perdreau... Mais comme ça sent le brûlé! Ah! sapristi, les cré-



pinettes que j'avais mises dans la poêle sont calcinées. Elles aussi crient vengeance. Où est-il passé, le monstre, que je le mette en marmelade? » Et pendant que Pomolard cherchait Bibi, celui-ci lui pré-

parait une nouvelle surprise. Ayant décroché un extenseur dont se servaient les matelots pour se faire les muscles, Lariffa et attacha un brodequin, puis il se dirigea à pas de loup vers la balustrade, à tri-

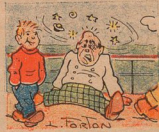
bord, pour y fixer l'autre extrémité de l'extenseur. Il avait repéré le champion de boxe Lariffa et se proposait de mettre dans son jeu cet homme robuste qui, en contemplant la mer, rêvait de cueillir



bientôt de nouveaux lauriers et de nouveaux dollars sur le ring. Bibi tira donc l'extenseur fait d'un excellent caoutchouc, se cacha derrière une cabine et attendit l'homme exaspéré qui le cherchait par-

tout. Enfin Pomolard apparut en faisant tourner sa trique. Bibi attendit qu'il fût arrivé à proximité de Lariffa pour lâcher le brodequin. Celui-ci vint frapper rudement le boxeur dans le bas du dos.

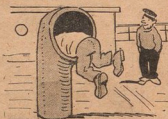
Notre pugiliste poussa un cri rauque et, se retournant brusquement, se trouva nez à nez avec Pomolard. « Eh bien, vous avez un certain toupet, vous! — Quoi, quoi, riposta insolemment le cuisinier, qui



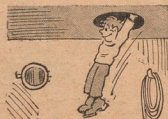
est-ce qui vous a demandé l'heure qu'il est, vous? — L'heure qu'il est! Tiens, attrape ça dans les mandibules. — Espèce de scélérat, vous me rossiez, vous? — Regarde encore si je me gêne. — Au secours! — Un mo' de plus et ton

nez deviendra aussi tendre qu'une tomate. » Puis, jugeant Pomolard suffisamment puni, Lariffa le laissa digérer cette mémorable correction. Le cuisinier en voyait trente-six étoiles filantes. A ce moment, Bibi passa devant lui en

chantonnant : « Ah! les p'tits pois, les p'tits pois, les p'tits pois, c'est un légume bien tendre... Ah! les p'tits pois, les p'tits pois, les p'tits pois, ça n'se mange pas avec les doigts. »



Le cuisinier, ayant jugé imprudent de s'acharner plus longtemps contre Bibi, confia au matelot Roupion le soin de le venger et resta dans sa cuisine à soigner ses meurtrissures. Or, le lendemain, Rou-



pion fut témoin d'une acrobatie de Bibi, lequel sautait prestement dans une manche à air et se laissait glisser jusqu'en bas. « Toi, marmotta Roupion entre les dents, je vais te jouer un petit tour à



ma façon. » Une heure après, il enduisait l'intérieur de la manche à air d'une couche épaisse de goudron, puis recontra Bibi sur le pont, il lui dit : « Je ne t'aurais jamais cru si fort en gymnastique.



— Pourquoi? demanda Bibi. — Parce que je ne pourrais pas sauter comme toi dans la manche à air. — C'est toutant bien simple, répondit Bibi en renouvelant sous les yeux de Roupion son petit ex-



ploit. Hélas! dans la cambuse, il se rendit compte qu'il n'était pas à prendre avec des pinettes. « Oh! le sauvage! grommela-t-il, il s'est bien payé ma tête. » Pauvre Bibi, il eut toutes les peines du monde



à se nettoyer. « Je me vengera, dit-il, mais où est passé cet oiseau-là? » Il eut la chance de le découvrir une heure après assis sur un coffre de l'entrepont. « Bonne affaire, songea tout mystifié, il ne



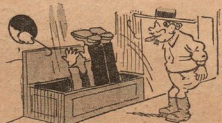
faut pas te manquer. » Et il courut prévenir Marius. « Le fainéant, je l'ai trouvé. Il fume sa pipe en tirant sa flemme. Viens, Marius, viens, je vais l'expliquer en route mon petit projet. » Quelques minutes après, Marius passait devant



Roupion. « Ah! bonjour, monsieur Marius, s'écria le matelot. — Bonjour, mon ami... Dites donc, si vous étiez gentil, vous me donneriez un peu de feu. — Mais avec plaisir, monsieur Marius », répondit le matelot empressé. Et il se

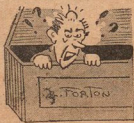
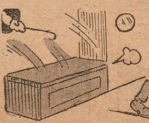


releva pour chercher sa boîte d'allumettes au fond de la poche de son pantalon. Mais, pendant ce temps-là, Bibi allongea un crochet par un hublot de l'entrepont et soulevait le couvercle du coffre qui servait de siège à Roupion.

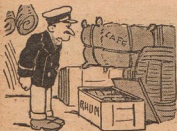


Celui-ci, après avoir donné du feu à Marius, se laissa retomber de tout son poids sur le coffre. Il eut alors une singulière surprise. « Ben quoi donc, s'écria Marius en refrénant une grande envie de rire, vous êtes donc descendu plus bas que

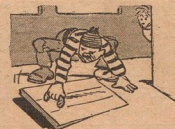
vous ne vouliez? » Mais alors Bibi laissa retomber le couvercle et Roupion disparut complètement dans le coffre. Marius s'éloigna à grands pas. Il ne pouvait plus se contenir. Notre matelot faisait une vilaine grimace en soulevant le



couvercle. « Je ne suis pourtant pas un imbécile, grommela-t-il pitoyablement, eh bien! je ne comprends rien à cette combinaison-là. »



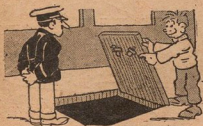
Quelques jours après, Panachon, le commissaire du bord, constata qu'une caisse avait été ouverte. « Diable, fit-il, est-ce qu'il y aurait un voleur parmi les hommes de l'équipage? Trois bouteilles



de rhum ont disparu. Il faudra que je charge le jeune Fricotin de faire le guet. C'est un malin, il réussira bien à pincer le voleur. » La corvée ne déplaçait pas à Bibi qui, le surlendemain, surprit un sou-



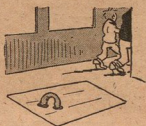
tier occupé à soulever une trappe de l'entrepont. Il le vit ensuite descendre, puis remonter en tenant une bouteille de rhum. Il s'empressa d'aller prévenir Panachon. « Je connais votre voleur, dit-il. --



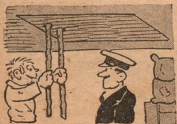
Vraiment? — Venez voir. » Ayant alors précédé le commissaire jusqu'à la trappe en question : « C'est par ici que passe le gaillard. — Très bien, très bien, je m'explique pourquoi je n'ai pas trouvé la ser-



rure fracturée. Mais il s'agirait de le prendre en flagrant délit. — Ce sera bien simple. La poignée se compose d'un morceau de câble retenu à l'envers par des pattes métalliques, n'est-ce pas? Eh bien,



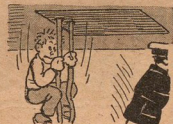
moi, je remplace cette poignée par un câble assez long. — Et alors? — Alors, lorsque le malfaiteur reviendra, il sera pris au piège. — Je ne comprends pas très bien la combinaison. — Descendons au



magasin, vous verrez combien le truc est simple. » Cinq minutes après, le commissaire était renseigné. « Mais alors, dit-il, il va falloir que tu restes embusqué ici jusqu'à ce que l'autre revienne? »



A peine venait-il de prononcer ces mots qu'un bruit de pas se fit entendre, près de la trappe. « Silence, chuchota Bibi, c'est peut-être notre délinquant! » En effet, le soutier arrivait à pas de loup, il



voulut soulever la trappe, mais comme celle-ci résistait à son premier effort, il passa la main tout entière sous la poignée. Il advint que Bibi, qui ne se contentait que de tirer sur les deux extrémités du



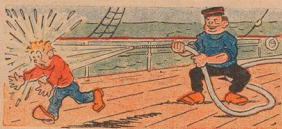
câble, s'y suspendit complètement. Et l'autre eut la main si bien prise qu'il lui fut impossible de se dégager. Il en poussa des jurons! Bibi et Panachon se tordaient de rire. Ce dernier murmura : « Maintenant qu'il est pris, je ne vais pas



l'épargner. » Alors, il remonta quatre à quatre, armé d'un martinet particulièrement redoutable. « Ah! c'est donc toi, Galoupot, qui ouvres les caisses de rhum! Qu'est-ce que tu fais des bouteilles? — Oh! c'est pas pour les veu-



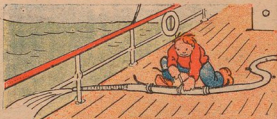
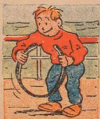
dre, chef, c'est pour les boire. — Tiens, ivrogne, attrape! » Et le commissaire de flageller Galoupot qui poussa des cris déchirants. Après quoi, le voleur fut mis aux fers et Bibi félicité pour sa bonne inspiration.



Le même jour, Bibi, encore tout fier d'avoir rendu un si grand service au commissaire du bord, se promenait sur le pont lorsqu'il vit le gros Bob, un matelot de la Si-

ène, occupé à arroser le plancher. Il l'interpella amicalement : « Bonjour, m'sieu Bob ! Dites donc, qu'est-ce que ça peut débiter d'eau en une heure, votre lance ? — Ce

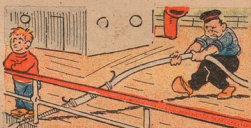
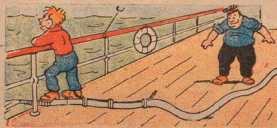
que ça peut débiter d'eau ? répondit Bob en tournant le jet du côté de Bibi. Tiens, calcule approximativement combien de litres je viens de te servir, tu me l'écriras sur un



bout de papier. » Trempé des pieds à la tête, Bibi regimba : « Ce n'est vraiment pas malin ce que vous venez de faire là ! Heureusement que nous sommes gens de revue ! » Là-dessus, Bibi descendit à sa ca-

bine pour changer de chemise et de vêtements. Lorsqu'il remonta un quart d'heure après, il vit Bob déposer sa lance sous la balustrade, à bâbord, et se diriger vers la buvette. « Bonne affaire, se dit notie

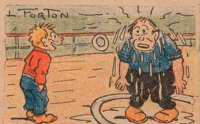
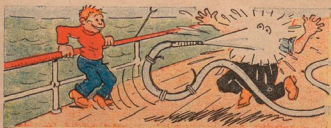
globe-trotter, je vais le doucher à mon tour, comme ça nous serons quittes. » Et il se procura un cerceau de tonneau qu'il rompit pour pouvoir l'attacher au tuyau avec des cordes, ce qui n'était pas com-



mode, car ce solide cerceau restait difficilement tendu. Lorsque ce petit travail fut terminé, Bibi, accoudé sur l'appui de la balustrade, dut maintenir solidement la lance avec son pied. Il faisait sem-

blant de contempler la mer, non sans risquer de temps en temps un regard oblique à droite. Enfin, il vit revenir le gros Bob et marmotta : « Nous allons rire, se dit le gros Bob, lui, ne songeait qu'à jeter

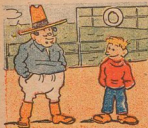
Bibi à la renverse en voyant qu'il avait le pied sur la lance. » Et quand il aura les quatre fers en l'air, songeait-il, je le doucherai encore. » Il tira donc le tuyau d'un coup sec. Alors, non seulement il



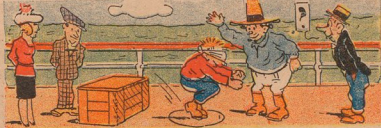
ne renversa pas Bibi, mais voilà que la lance, sous l'action du tier qui faisait ressort, se replia brusquement et notre benêt reçut le jet en pleine figure. Vous pensez si Bibi s'esclaffa : « Vous comprenez,

m'sieu Bob, vous m'avez offert une tournée : je vous la rends. Une politesse en vaut une autre. » Bob n'était pas vindicatif. Il haleta : « C'est égal, ça ne vaut pas ce que je viens de prendre à la buvette.

— Ça, je vous l'accorde, répondit Bibi, mais vous voilà bien débarbouillé. Un coup de torchon par là-dessus. Si vous n'en avez pas, je peux vous repasser mon mouchoir. »

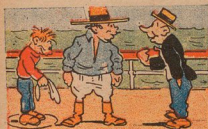


Les heures auraient paru vraiment longues à Bibi ainsi qu'à Marius s'ils n'avaient pas trouvé l'occasion de s'amuser aux dépens de quelque passage. Il y en avait un, nommé Duveau, qui était ridicule.

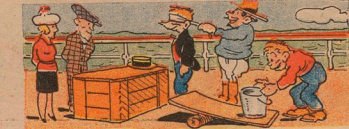


« Nous allons nous payer sa tête, dit Bibi à son grand ami, tu vas le tortire. » Alors il se procura une caisse vide qu'il monta sur le pont, puis, après avoir tracé un cercle avec un gros morceau de craie,

emprunté à Marius. Il se fit bander les yeux par celui-ci. Ceci fait, Bibi compta jusqu'à trois et sauta de la caisse au milieu du cercle. « Bravo, s'exclama Marius, toutes mes félicitations, Bibi ! » C'est



alors que M. Duveau, qui avait assisté à ce petit exercice nullement compliqué, s'avança vers ces messieurs. « Je ne sais pas ce que vous trouvez d'extraordinaire à ce tour-là, dit-il, moi j'en ferais tout

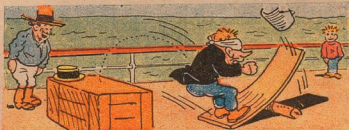


autant. — Non, monsieur, répondit froidement Marius, vous croyez cela, mais vous sauteriez sûrement à côté. — Laissez-moi essayer, je vais peut-être vous surprendre. — Si vous voulez, venez que je vous

attache le bandeau. » Mais alors, pendant que Marius s'occupait de M. Duveau, Bibi allait chercher une planche, un seau d'eau et une bûche qu'il disposa à sa manière. Des passagers qui assistaient aux

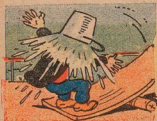


préparatifs de la mystification se promettaient de bien rire. Marius aida M. Duveau à monter sur la caisse, puis : « Attention, dit-il, je vais compter. — Vous pouvez y aller, répondit M. Duveau, je suis

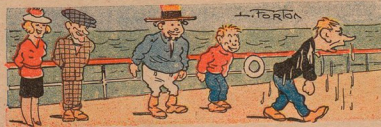


prêt. — Très bien... Un... deux... trois... Partez. » M. Duveau s'élança et tomba sur la planche qui bascula. Le seau décrivit alors une courte trajectoire dans l'espace et vint coiffer le pauvre diable qui ne

s'attendait certes pas à être doué d'une manière aussi clownesque. Il jeta des cris d'orfraie en se débarrassant du seau. « Quand je vous le disais, monsieur, que vous ne réussiriez pas à sauter dans le



cercle, s'écria cyniquement Marius. — C'est égal, haleta M. Duveau, je n'aime pas beaucoup ce genre de plaisanterie. — Comment, vous n'aimez pas ces plaisanteries-là ! Vous avez tort, monsieur. Mou



jeune ami et moi, nous les adorons. — En attendant, je suis la tête de Turc. » Bibi prit la parole. « Alors, monsieur, un bon conseil : ne vous mêlez jamais de ce qui ne vous regarde pas. » M. Duveau se

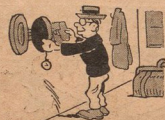
contenta de hausser les épaules et s'éloigna en pestant contre ces maudits farceurs dont il entendit longtemps les rires horripilants derrière lui.



Enfin la Sirène arriva à Dakar où elle fit escale. Parmi les nouveaux passagers on pouvait remarquer un vieux Portugais qui ne paraissait ni gai ni malin, ainsi que deux personnages assez suspects, lesquels se disaient interprètes et

voyageaient à prix réduit. « Ils ne m'inspirent aucune confiance ces hommes en képi, murmura Bibi, ils chercheraient à faire un mauvais coup que je ne serais pas étonné. Il faudra que je les surveille. » En effet, Bibi acquit bientôt la

conviction que Tom et Jim pratiquaient beaucoup l'escroquerie et que, pour l'instant, ils se proposaient de dévaliser ce vieux nigaud de Portugais appelé Serra-Prorata. Tom, même, rendit visite au Portugais dans sa cabine et lui conseilla



de mettre son portefeuille, ses bijoux et son chronomètre en lieu sûr à cause des voleurs. Il ajouta en lui montrant le hublot : « Tenez, dans ce petit placard. De cette façon, vous serez bien tranquille. » Serra-Prorata ne comprit pas que

l'autre se moquait de lui. Comme il faisait nuit, notre myope suivit le conseil de Tom. Mais les objets précieux de ce vieux serin, au lieu de tomber à la mer, furent recueillis dans un sac que tenait Jim à l'étagé au-dessous, par pour long-

temps, heureusement. Bibi s'était promis de confondre les deux filous. Embusqué lui-même à un hublot, une épissette à la main gauche et un couteau à la main droite, il prit sous sa protection les objets précieux en murmurant :



« J'en connais ceux qui vont être bien attrapés. » Cependant, Jim triomphait. « Ça y est, dit-il à Tom, le vieux a marché. Nous tenons la forte somme. — Bravo, répondit Tom. — Et il ne pourra pas nous accuser de l'avoir volé.

— Ce qu'il pourra me reprocher tout au plus, c'est de l'avoir induit en erreur. Mais je lui dirai que j'étais de bonne foi. » Et de rire. Mais le rire de nos malandrins se transforma bientôt en grimace. « Nous sommes volés, dit Jim. Je

sac a été fendu. — Malédiction ! rugit Tom, nous avons travaillé pour un autre. » Le lendemain, lorsque Serra-Prorata voulut prendre sa montre pour voir l'heure, il demeura consterné. « Miséricorde, j'ai tout jeté à la mer. Je me suis



fié à la parole de cet interprète de malheur. Plus de chronomètre, plus de bijoux, plus d'argent. C'est affreux. » Et le pauvre vieux Portugais donna libre cours à son désespoir. « Qu'est-ce que je vais devenir? » dit-il découragé, en étranglant un sanglot. Mais voilà

qu'on frappa à la porte de sa cabine. C'était Bibi. « Monsieur, dit-il, ne pleurez plus vos billets et vos bijoux, je les ai recueillis au vol. Mais, une autre fois, gardez-vous des mauvais conseils. Si les conseillers ne sont pas toujours les payeurs, ils sont quelquefois

des voleurs. » Jim et Tom, qui venaient d'assister à l'entrefin, s'empressèrent de disparaître. Quant à M. Serra-Prorata, il remercia chaleureusement Bibi et le gratifia d'une belle récompense.



A l'escale de Dakar, Marius enrichit sa collection d'animaux d'un rhinocéros et d'un serpent python dont le propriétaire avait péché dans une chasse aux fauves. « Encore deux pensionnaires sur lesquels je te prie de veiller, dit-il à Bibi. —



Tu peux être tranquille pour ces pauvres bêtes qui s'en vont vers l'exil, répliqua le jeune Fricotin. D'ailleurs, je vais chercher ma clarinette pour charmer le serpent. J'aime assez voir les reptiles sortir de leur torpeur. dresser la tête



d'un air de satisfaction, comme si on les caressait et se balancer mollement pour montrer qu'ils dansent en mesure. » Alors Bibi se livra à ce petit passe-temps et devint bientôt le grand ami du boa auquel il donna le nom de Pirouette. Mais



voilà qu'un passager un peu stupide, le nommé Maboulard, descendit pour visiter les animaux. Il n'eut pas plutôt aperçu Titine, la girafe, qu'il se mit à la taquiner avec sa canne. « Vous avez tort d'exciter les animaux, lui fit obser-



ver Bibi. — Quoi, quoi, riposta Maboulard, est-ce que j'ai des observations à recevoir d'un gosse tel que toi? Occupe-toi donc de souffler dans ton petit instrument et ne t'occupe pas de ce que je fais. » Bibi se dispensa de répondre, mais,



comme le cou de la girafe avait quelque ressemblance par ses taches avec la peau du serpent, Bibi plaça celui-ci dans le même box que Titine. « Maintenant, l'autre sera peut toujours descendre et chercher à tourmenter Titine, il



aura sans doute une surprise qui le gênera de se livrer à son petit jeu stupide. » Bibi ne pouvait être mieux inspiré. Maboulard, qui, décidément, en voulait à l'innocente girafe, revint à la charge. La croyant endormie, il se mit à la



cingler de sa canne. Alors Bibi, désireux de corser les conséquences de la plaisanterie, avança derrière l'antipathique personnage un baquet rempli d'eau sale. Tout à coup, Maboulard fut victime de sa fâcheuse méprise. Ce ne fut pas

la girafe qui protesta, mais le serpent python. Celui-ci s'avança, menaçant, vers le passager qui, en reculant, trouva un obstacle, trébucha et tomba à la renverse. Naturellement, il s'écroura dans le baquet, projetant l'eau en gerbe



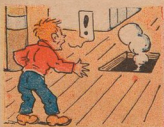
autour de lui. Bibi qui s'était empressé derrière une grande caisse, surgit soudain et cria à notre homme : « Quelle drôle d'idée de prendre un bain de siège tout habillé! — Vrai! haleta Maboulard, si je m'attendais à pareille mésa-



venture! Tu aurais dû me prévenir qu'un serpent partageait le même box que la girafe. » Alors Bibi, se souvenant de la réponse que lui avait faite Maboulard, rétorqua du tac au tac : « Je n'ai pas d'observations à recevoir d'un singe



en costume de sport, cher monsieur; un mot de plus, et j'ordonne à mon python de raccourcir le vôtre, de piton, car il vient de s'allonger encore de quelques centimètres. »



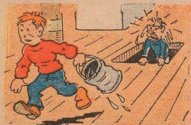
Nous avons vu dans un précédent chapitre que Bibi, très sympathique au commandant de la *Sirène*, lui avait promis de veiller à ce que nulle imprudence ne fût commise à bord. Or, ce jour-là,



Bibi voyant un nuage de fumée s'élever d'une écoulite, s'écria : « Diable, est-ce que ça brûlerait là dedans ? Un incendie en mer, voilà qui ne serait pas drôle ! » Alors, sans perdre une seconde, il



remplit un seau d'eau et le vida dans l'ouverture. Il advint que la douche arrosa le matelot Guibolard qui fumait tranquillement sa pipe en cet endroit tranquille, malgré la défense sévère du commandant.



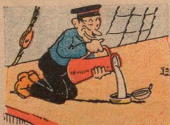
Guibolard souffla comme un phoque et, grimpa sur la caisse où il était assis pour voir le mystificateur, gronda : « Ah ! c'est Bibi qui m'a servi ça ; je le retiens, le loustic. J'attendrai une occasion pour lui rendre la monnaie de sa



pièce. » Là-dessus, Guibolard s'en alla trouver son ami Perdreau et lui conta sa mésaventure. « Croistu que ce petit rapporteur de Bibi s'est amusé à m'arroser ? — Ça ne m'étonne pas, répliqua Perdreau, il est tellement farceur ! Mais



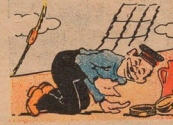
attends un peu, quand il fera sa sieste dans sa cabine, je lui viderai ce broc plein d'eau sur la figure. — Tu auras raison, Guibolard, il ne faut pas le rater, en gars-là, car il devient insupportable. » Mais Bibi, heureusement,



n'avait pas perdu un mot du dialogue. Il s'empressa de prendre des dispositions, non seulement pour ne pas être arrosé, mais pour prendre Guibolard à son propre piège. Il cloua un entonnoir sous la bouche d'aération qui aboutissait à



sa cabine et se tint prêt à toute éventualité. Quelques minutes après, Guibolard vidait son broc dans l'ouverture en question. Mais Bibi, qui avait adapté le bec d'un gros soufflet à l'entonnoir, recueillit l'eau que lui envoyait le mysti-



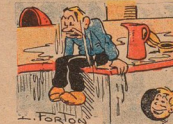
ficateur. Celui-ci jubilait à l'idée que Bibi venait d'être copieusement arrosé. « Je l'ai eu, le gaillard. Il doit en faire une tête ! » Et il tendit l'oreille, espérant entendre l'explosion de fureur du jeune Fricotin. Or, Bibi, soupçon-



nant le drôle tout près du trou, serra les poignées du soufflet de toute sa force. De sorte que l'eau remonta brusquement en gerbe à la figure de Guibolard, lequel fut sérieusement touché pour la deuxième fois. « Ça c'est reversant !



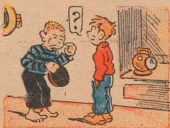
dit-il en s'affalant, les jambes pendantes, au-dessus de la cabine de Bibi, allez donc y comprendre quelque chose. » Alors Fricotin, la tête passée par son hublot, cria à Guibolard : « Quoi donc, camarade, ça ne va pas ? Il a donc beaucoup plu



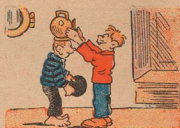
que tu es trempé comme une soupe ? » Mais Guibolard, vexé, resta sourd à la question. « Si je pouvais seulement lui envoyer un coup de pied dans la figure, songeait-il, qu'est-ce qu'il prendrait à son tour ! »



Au nombre des hommes de l'équipage se trouvait un quinquagénaire à barbe rousse, brutal et mal embouché, qui avait pris pour tête de Turc le jeune Totor, un gentil petit mousse courageux et poli. Il se plaisait à lui faire subir, pour



des futilités sans nom, les plus mauvais traitements. Or, un matin, Bibi trouva Totor qui pleurait à chaudes larmes. « Qu'est-ce qu'il y a de cassé, mon pauvre Totor? — C'est Marouflard, tu sais, le matelot à la jambe de bois, qui m'a



envoyé une telle claque que j'en ai la joue enflée. — Ecoute, Totor, on va lui jeter un bon tour à toi, un jambiste si mauvais. Voici une lanterne ronde, tâche de la conserver en équilibre sur la tête. On la coiffera avec ton béret, puis on la

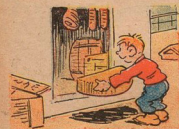


maintiendra au moyen de ta chemise. Si Marouflard veut encore te gifler, il sera bien attrapé. » Totor accepta la combinaison et se plaça sur le passage de la brute. Bientôt, Marouflard arriva et, voyant Totor qui flânait, lui allon-

gea un formidable soufflet. Mais alors, jugez de son saisissement lorsqu'il vit la tête du mousse rouler sur le pont avec un bruit métallique. Sur ces entrefaites, le « second » surgit : « Eh bien, quoi donc, Marouflard, c'est comme ça



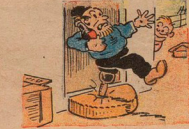
que vous cassez les lanternes? glapit-il. Vous paierez la réparation, mon gaillard. » C'est l'unijambiste qui était vexé! Quant à Totor, il remercia Bibi de lui avoir donné le moyen de mystifier cet homme brutal. Une heure après,



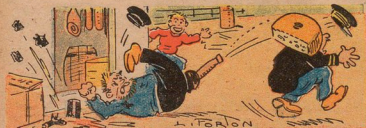
Bibi voyant Marouflard pénétrer dans la cambuse aux approvisionnement pour chiper une bouteille de rhum, s'empressa de sortir une demi-meule de gruyère qu'il déposa comme une marche à l'entrée de la cambuse. Alors, Marouflard, sor-



tant sans se méfier, eut une singulière surprise. Sa jambe de bois s'enfonça dans la pâte. Il perdit alors l'équilibre et tomba à la renverse, cassant la bouteille de rhum. « Quel est le coquin qui m'a joué ce tour pendable? glapit-il. C'est



au moins Totor. Je l'écharperai, ce galopin-là. Il ne perdra rien pour attendre. » C'est alors que Bibi apparut : « Hé! Marouflard, venez ici que je vous ramasse! » Pour toute réponse, le brutal clama : « Toi aussi je te rosserai. Tu l'ai-



ras, ma jambe de bois à travers la figure! — Dites, si elle est en bois de réglisse donnez-m'en un petit morceau! » Marouflard, pressé de se débarrasser du gru, secoua si fortement la jambe que la demi-meule finit par céder, mais elle alla frapper le « second »,

lequel poussa une exclamation de fureur. « Qu'on me jette à fond de cale ce gaillard-là qui vient nous voler notre gruyère et notre rhum! » signifia-t-il. L'ordre du « second » fut immédiatement exécuté. Et lorsque Marouflard fut bouclé, Bibi et Totor purent aller



le narguer tout à leur aise. « Hé! Marouflard, railla Bibi, qu'est-ce que tu attends pour me l'envoyer à la figure, ta jambe de bois? Qu'elle ne soit plus attachée à une chaîne de montre... Où il y a de la chaîne, y a plus de plaisir, hein, mon vieux! »



Un vent de tempête s'est brusquement élevé. La *Sirène* tangue et roule fortement. « Voici l'occasion de sortir ma corbeille », se dit M. Touffignon, l'inventeur. Et votre homme de monter sur le

pont en tenant une espèce de nacelle tenue par trois cordes qu'il suspend au bras du mât de charge. Intrigués, quelques passagers accourent. Alors M. Touffignon leur explique les avantages de son in-



vention. « Grâce à cet appareil très simple, leur dit-il, je ne crains pas le mal de mer. Je m'assieds dans la corbeille qui reste toujours verticale, quelle que soit la position du paquebot. C'est vous dire que je

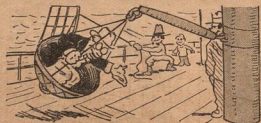


me moque comme de cofin-tampon du roulis et du tanguage. « N'est-ce pas bien trouvé, voyons ? » Les passagers, rêveurs, approuvent d'un léger hochement de tête, puis ils s'éloignent en échangeant entre

eux leurs impressions. « C'est un vieux fou. — Tout de même, ça n'est pas mal trouvé. — Oh ! pour en arriver là, il n'a pas dû se mettre la cervelle à la torture. — Enfin, avec son système, il évite un



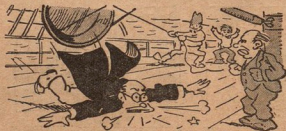
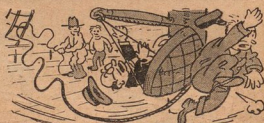
mal qui rend bien malade. » Cependant, M. Touffignon, qui est très myope, continue à pérorer, se croyant toujours au milieu d'un cercle de badauds. Bibi en profite pour attacher un câble à l'anneau



de la corbeille, puis il fait passer ledit câble par l'un des haubans. « Maintenant, tu peux tirer », dit-il à Marius. Et notre Méridional s'associe à la mystification en remontant insensiblement le panier. M. Touffignon est convaincu

que sa suspension est toujours verticale et que c'est le paquebot qui penche d'une façon inquiétante. Mais voilà que, soudain, Marius lâche le câble. Et la balançoire va frapper un brave homme qui ne s'y attendait pas, M. Cachalot, pro-

fesseur de billard. « Holà, holà, en voilà un idiot avec ses inventions stupides ! » vocifère-t-il. M. Touffignon, tiré de nouveau par Marius, monte tellement haut qu'il ne peut plus se retenir aux cordes de son appareil et s'écroute sur le pont.

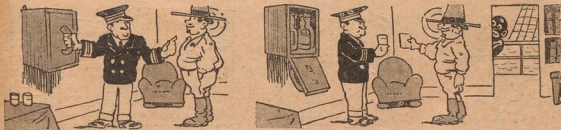


« C'est bien fait ! s'exclame M. Cachalot, voilà ce qu'il vous en coûte de faire l'imbécille. » M. Touffignon, persuadé que le professeur de billard est la cause de sa chute, se relève, frémissant d'indignation. « Comment, vous me faites tom-

ber et vous ajoutez les injures à la brutalité ? Soyez châtié, vil pendard ! » Et les coups de pleuviro de part et d'autre. Ce jour-là, les passagers de la *Sirène* ne croyaient pas assister à un si passionnant match de boxe. « Et ce n'est pas



le professeur de billard qui compte les plus beaux carambolages, proclamait Bibi, mais que de bleus les deux adversaires se sont distribués ! Quelle distribution ! »



Très sympathique à M. Bolmiron, le commandant de la *Sirène*, Marius allait quelquefois lui rendre visite dans sa cabine. Tous les deux bavardaient longuement. Puis le commandant, tirant la poignée

d'une petite armoire à liqueurs accrochée à la cloison, disait : « Nous allons prendre un petit apéritif. » Marius acceptait toujours avec plaisir. Et l'on trinquait. « Je bois au succès de vos

grandes chasses futures », disait le commandant. « Et moi, à la santé du plus charmant des officiers de marine », répondit Marius. Or, un jour, le nègre Bam-boula surprit ces messieurs à cho-



quer leurs verres. Mais ce qui attirera le plus son attention, fut l'armoire où s'alaignaient les bonnes bouteilles. Il profita d'une absence de M. Bolmiron pour pénétrer dans la cabine et boire gou-

lément la moitié du contenu d'un litre de rhum. Le commandant ne tarda pas à s'apercevoir du larcin. « Il faut que je connaisse à tout prix celui qui a eu le toupet de s'administrer une telle ration de

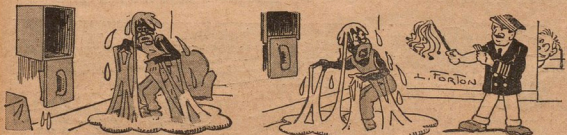
rhum, confia-t-il à Bibi. — Rien de plus facile, commandant. Je vais truquer votre petit placard. La poignée que voici sera supprimée momentanément. Puis, au moyen de cette égoïne, je vais pra-



tiquer une ouverture dans la porte. Cette ouverture est destinée à laisser passer l'anse d'un pot qui ressemble tout à fait à la poignée que je viens d'ôter. — Et pourquoi ce pot, Bibi? — Pour y mettre de la glu. Le voleur viendra en tapinois,

il tirera sans se méfier ce qu'il croit être la poignée et il retournera le pot de glu. Attendez-vous à riva un bon coup! » En effet, la combinaison de Bibi ne devait pas tarder à amener la découverte du coupable. Bam-boula, qui avait pris

goût au rhum du commandant, revint à la charge. Mais, ayant tiré trop brusquement la petite porte, il reçut une de ces douches qui devaient le maintenir collé au sol. Pareil à un insecte qui se débat désespérément sur du papier col-



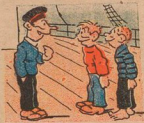
lant, il n'osait appeler au secours. Il espérait à la longue pouvoir se tirer d'affaire sans l'aide de personne. Mais plus il s'agitait, plus il s'engluait. Ce fut le commandant qui le surprit dans cette fâcheuse posture. « Ah! scélérat,

c'est toi qui me buvais mon rhum? — Non, commandant, moi rien but! — Comment! tu es pris sur le fait et tu as le toupet de nier? — Pitié, commandant, moi dans la marne-lade. — Aucune pitié pour les fripons, tu vas être corrigé

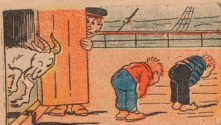
comme tu le mérites. » Et M. Bolmiron, armé d'un martinet appelé chat à neuf queues, administra à Bam-boula une de ces corrections dont on garde longtemps l'impression et le souvenir.



Bibi et Totor, le moussaillon, sont devenus de grands amis. Quand Totor est au repos, il vient trouver Bibi et lui propose une partie de cartes ou de saute-mouton. L'autre jour, les deux jeunes



garçons se livraient sur le pont à ce dernier exercice, lorsque Perdreau, le matelot facétieux, interrompit leur jeu. « Ce n'est pas bien malin ce que vous faites là, dit-il. Tenez, moi, je peux sauter sur

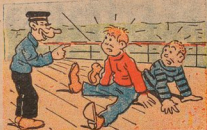


vous deux si vous vous mettez à une distance d'un mètre l'un de l'autre. — Si ça peut vous faire plaisir », répondit Bibi qui était loin de penser que Perdreau se proposait de les mystifier. En effet, il

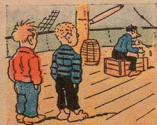


les invita à se placer devant une cabane qui servait de gîte à un bouc terriblement ombrageux, auquel il donna soudainement la liberté. L'animal rendu furieux par une captivité à laquelle il s'accou-

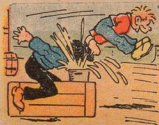
tumait difficilement, fonda sur Bibi qui fut précipité sur son camarade. Perdreau se tordait de rire en renvoyant le bouc dans sa niche à coups de pied. « Eh bien, mes amis, dit-il, à ses deux victi-



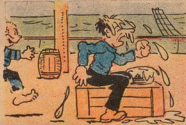
mes, croyez-vous que c'était bien joué cette petite pièce-là? — Elle vous a peut-être amusé, répondit Bibi, mais nous, nous trouvons qu'elle manque de charme. — On s'amuse comme on peut, quoi! —



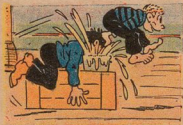
Dans ce cas, vous ne verrez aucun inconvénient à ce qu'on se paye votre tête à notre tour. — Si vous y réussissez! » répondit Perdreau en se promettant de se tenir sur ses gardes. Or, le soir même, Bibi



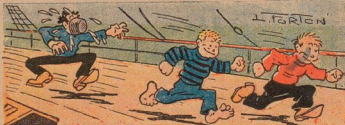
et Totor virent Perdreau assis sur une caisse où il avait déposé sa gamelle. « Tiens, s'écria Bibi, voilà l'occasion de nous venger. C'est lui qui s'y colle ». Nous n'avons plus qu'à sauter. » Et il s'élança. A



peine Bibi venait-il de plonger le visage de Perdreau dans sa soupe que Totor arrivait ventre à terre et, posant les deux mains sur la tête de Perdreau, l'obligeait à pa-tauger de nouveau dans le potage.



Malheureusement pour Perdreau, sa pilance était chaude. Et comme notre matelot avait le nez long, il eut cet appendice quelque peu ébouillanté. Faribond, il se dressa et s'élança à la poursuite des deux



mystificateurs, sa gamelle collée au visage comme si elle avait contenu de la colle de pâte. Mais Bibi et Totor avaient de bonnes jambes. Perdreau dut renoncer à les attraper. « Une autre fois, pour nous

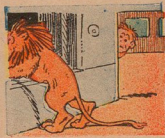
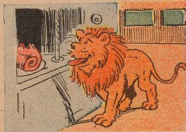
avoir, il faudra mettre les patins à roulettes, lui cria Bibi, et quand on veut se payer la tête des autres, il faut s'attendre à ce que les autres vous le rendent avec usure. »



Perdreau, malheureusement, était vindicatif. « Quoi, quoi, grommelait-il, ces deux garnements s'imaginent qu'ils pourront se dire en riant : « On l'a eu ! Eh bien !

Non. » Et pour attirer des désagréments à Bibi, il n'imaginait rien de mieux que d'ouvrir la cage du lion. Jugez de la panique que causa dans l'entrepont l'apparition halluci-

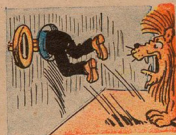
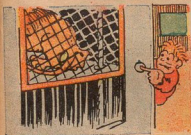
nante de Erutus. Les passagers affolés criaient au secours en fuyant, éperdus, devant le fauve. Marius et Bibi accoururent sur ces entrefaites et supposèrent que Bru-



tus avait brisé sa cage de bambou. L'auteur de cette plaisanterie aussi stupide que criminelle s'était réfugié à l'office et se tordait le rire en entendant le vacarme. « Si Bibi n'est pas mis aux fers par le

commandant, je veux bien en perdre mon nom de baptême, » disait-il méchamment. Or, Brutus, un peu ahuri par les cris des passagers, ne songeait nullement à s'offrir une jambe ou un bras. Il s'avança pai-

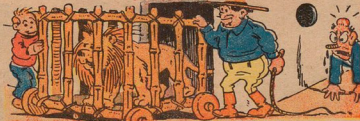
siblement vers le monte-charge qui communiquait avec la cuisine. Et voyant un superbe quartier de viande, il trouva tout naturel de se l'offrir. Aussi grimpa-t-il sur le monte-charge pour dévorer plus



tranquillement cette pitance. Quel soupir d'aise poussa alors Bibi ! « Nous sommes sauvés, dit-il, mais j'ai eu bien peur. » Vite, il appuya sur le bouton qui actionnait l'appareil. Alors Brutus fut aussitôt

transporté à l'étage supérieur. Son arrivée à l'office provoqua la stupeur terrifiée du mauvais plaisant qui se vit perdu. En effet, Perdreau eût été sûrement la victime de Brutus s'il n'avait pas introduit

son long corps souple d'anguille dans le hublot. Mais il trembla pendant quelques secondes pour ses jambes, car si Brutus l'avait happé par un pied, il eût été difficile de faire lâcher prise à l'animal. Per-



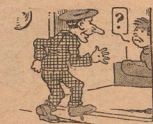
dreau vint tomber sur le pont et malheureusement qu'il crut bien s'être brisé la mâchoire inférieure. Cette chute venait d'être pour lui une punition bien méritée car, lorsqu'il se releva, il saignait comme

un bœuf. Il avait en outre sur le crâne une bosse grosse comme une tomate et son nez prenait la couleur d'une aubergine. Nos amis Marius et Bibi n'eurent qu'à rouler la cage de bambou jusqu'à

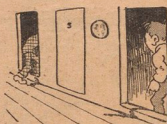
l'entrée de l'office pour y recevoir le fugitif. Ainsi se termina l'aventure qui, le soir, à la salle à manger, fit l'objet de toutes les conversations.



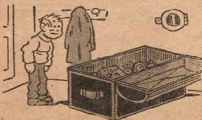
Un matin, le commandant Birmiron reçut les doléances de plusieurs passagers qui se plaignaient d'avoir été volés dans leurs cabines. « Diable, s'écria l'officier, je vais ouvrir d'urgence une enquête



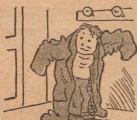
discrète, mais si elle reste sans résultat, je contraindrai tous les passagers, quels qu'ils soient, à subir une visite très rigoureuse. » Or, le jour même, Bibi entendit s'entre-bâiller la porte de sa ca-



bine et vit un personnage d'allures suspectes qui se confondit en excuses. « Je vous demande mille pardons d'être entré sans frapper, je me croyais chez moi. » Et le personnage s'éloigna avec force



courbette. Bibi remarqua alors que cet homme étrange entraît un peu plus loin et se dit : « Cet homme serait le mystérieux filou que je n'en serais pas surpris. Il faut que j'en aie le cœur net. » Une heure après, par le hublot, il réussissait à



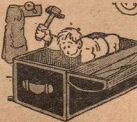
s'introduire dans la cabine de l'individu en question, un nommé Rigouillardot. Sa malle était grande ouverte. « Plus de doute, nous tenons Poiseau », murmura Bibi. Mais comme il entendait des pas, il enfila le pardessus du person-



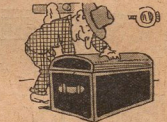
nage et s'accrocha de lui-même à la patère en faisant une petite prière pour que ça ne craque pas. M. Rigouillardot entra. Il venait de faire un copieux dutin et se mit en devoir de procéder à l'inventaire de tous les bijoux et objets qu'il



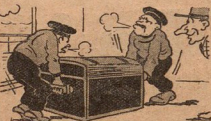
avait dérochés. L'heure du déjeuner approchant, M. Rigouillardot sortit. Il s'était fait la réputation d'un homme aimable et correct : aussi n'avait-on sur lui aucun soupçon. Bibi, resté seul dans la cabine, déplaça les objets volés et cloua la



malle au parquet. Ceci fait, il alla rejoindre dans la salle à manger son ami Marins qui lui dit : « C'est bien la première fois que tu arrives en retard, toi qui as toujours faim ! — Chut ! fit Bibi, tout va bien. » Et l'on parla d'autre chose.



Dans la soirée, M. Rigouillardot ferma sa malle car le navire était en vue des îles Canaries, et notre filou devait y débarquer. Rigouillardot appela deux matelots pour descendre sa malle. Hélas ! les matelots s'épuisèrent en vains efforts



pour la soulever. « Mais qu'est-ce qu'il y a donc là dedans ? du plomb ? » Le rat de paquebot haussa les épaules. « Des custauds comme vous, dit-il, ne peuvent soulever une malle qui ne contient que du linge, voilà qui est plaisant, en



vérité. » Cinglés par cette réflexion désobligeante, les matelots tentèrent un effort désespéré, et ce fut un désastre. Le commandant, accompagné de Bibi, entraît sur ces entrefaites. « Tiens, tiens, dit-il, monsieur est collectionneur, à ce

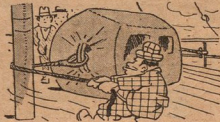
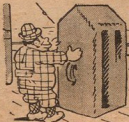
que je vois ; ça tombe bien, moi je suis amateur d'objets d'art. » L'autre se contenta de maugréer : « Il y a gros à parier que je débarrasserai non les mains pleines, mais avec les menottes. » Et il ne se trompait pas.



En arrivant aux Canaries, Rigouillardot, le rat d'hôtel qui opérait sur la *Sirène*, fut remis entre les mains des agents espagnols et conduit à la prison de Santa-Cruz. Vous pensez s'il maudissait Bibi

depuis qu'il savait que notre jeune globe-trotter l'avait fait pincer! Après le départ du flou, la *Sirène* fut prise d'assaut par un grand nombre de voyageurs. « Il n'y a plus qu'une cabine libre, annonça

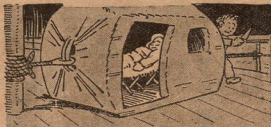
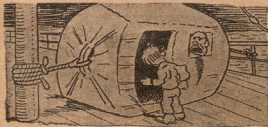
le « second » aux derniers embarqués, à moins que vous ne consentiez à passer la nuit dans l'entrepont sur des fauteuils transatlantiques. » Cette perspective ne séduisit personne. Seul, un gros



Américain déclara : « Qu'importe! J'ai tout ce qu'il faut pour me mettre à l'abri. » Ce disant, il sortit de sa valise un gros paquet de caoutchouc auquel il adapta une pompe à pneu. Et, comme sous un

coup de baguette magique, le paquet informe devint une élégante cabine de bain. Aux passagers accourus, notre inventeur original déclara : « Je suis Fritz Saboulott, de Chicago. C'est moi l'inventeur de

la « maison de poche ». Encore quelques coups de pompe et elle va devenir habitable. J'ai vaincu la crise du logement. » Tout en s'exprimant de la sorte, il attachait son abri de caoutchouc au grand



mât ainsi qu'au garde-fou. « A présent, je n'ai plus qu'à installer ma couchette avec matelas, qui se tient également comprimé dans ma valise, et aussitôt que la nuit sera venue, je pourrai me coucher. Cela n'a pas demandé plus d'un quart

d'heure. » Et la nuit vint, Bibi eut l'imprudence d'aller rôder autour de la maison de Fritz et de demander à son propriétaire : « Dites donc, m'sieu le caoutchoutier, si le câble se rompait, vous n'auriez pas peur que ça s'envole, votre truc?

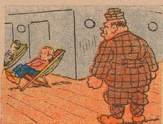
— Occupe-toi donc de ce qui te regarde, toi, espèce de cornicheon! » glapit Saboulott. Vexé de la réflexion, Bibi ronchonna. Et, quelques minutes après, il compait l'un des câbles de la « maison de poche » qui alla frapper le mât



comme une balle élastique. Fritz, qui s'était endormi profondément, fut réveillé en sursaut. Il crut que le paquebot venait de heurter un récif. Et voilà que son pied, en crevant l'abri, laissa échapper l'air qui le rendait rigide. Alors, telle

une enveloppe de ballon dégonflé, il emprisonna Fritz dans ses plis, se collant au corps de l'inventeur. Il fallait voir le malheureux gesticuler comme un possédé. « Au secours! brailait-il, sauvez-moi, je ne vois plus clair. » Cependant, il

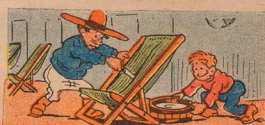
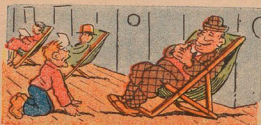
commença à se rassurer en entendant l'éclat de rire général des passagers. « Un peu petite pour lui sa bicoque, insinua Marius à Bibi. — Oui, en effet, on dirait un fantôme qui danse la bourrée. »



Pauvre Fritz Saboulot, de Chicago, ce n'était pas sur la Sirène qu'il prendrait beaucoup de commandes! Ayant passé une nuit blanche depuis que sa maison extensible s'était transformée pour

lui en cataplasme, il était résolu à rattraper le sommeil perdu. Or, il faisait une telle chaleur dans les cabines, qu'à l'aube les passagers sortaient leurs fauteuils de toile et s'y installaient pour goûter à l'aise

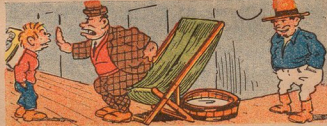
un peu de fraîcheur bienfaisante. Avisant Bibi, Fritz murmura : « Tiens, je reconnais le petit faquin insolent qui est venu m'importuner hier soir. Je vais le faire déménager, ça ne va pas trainer. »



Là-dessus, il joignit le jeune Fricotin, puis empoigna le fauteuil qu'il renversa, provoquant la chute de notre débrouillard. « Eh bien, vous en avez du toupet! s'écria Bibi encore tout meurtri de la dégringolade. — Mon garçon, répli-

qua le poussah, on se débrouille comme on peut. Si tu n'es pas content, c'est le même prix. » Bibi s'empressa d'aller conter sa mésaventure à Marius. « Attends un peu, s'écria le Méridional, je vais lui secouer les puces, moi, à Fritz

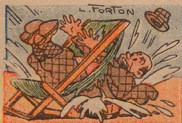
Saboulot. — von, non, Marius, pas d'assaut de boxe avec ce butor. Si tu l'assommais d'un coup de poing, cela te coûterait trop cher, on va le mystifier, ce sera bien plus amusant. » Donc, aussitôt après le déjeuner, Marius et Bibi coururent



à la chaise transatlantique dont la toile fut fendue dans toute sa longueur. Bibi s'empressa de placer derrière un baquet rempli d'eau. Naturellement, Fritz Saboulot regagna bientôt et en vitesse la place qu'il avait occupée par la violence.

Voyant Bibi qui faisait mine de s'asseoir : « Toi, fais-moi le plaisir d'aller te vautrer ailleurs, dit-il d'un ton qui ne souffrait pas de réplique. — Me vautrer, me vautrer! rétorqua Bibi, c'est bon pour vous de vous vautrer. Moi je veux

mon fauteuil dont vous m'avez chassé brutalement. — Tu ne l'auras pas, répondit Fritz, et tu sauras que la raison du plus fort est toujours la meilleure. » Ayant dit, Saboulot, de Chicago, se laissa tomber de tout son poids sur le siège.



Fatras! il passa à travers la toile pour venir s'asseoir dans le baquet. « Bravo l'amateur! s'exclama Bibi. — Bis! bis! » cria à son tour Marius. Cet intermède comique des mieux réussis ne mit pas seulement en joie Bibi et son compa-

gnon, il provoqua le fou rire des passagers dispersés sur le pont. « Vous arrangez bien le matériel, cria sévèrement le commandant à Saboulot. Quand on est gros comme vous, monsieur, on devrait s'asseoir avec plus de précaution.

Désormais vous me ferez le plaisir de vous installer où vous voudrez mais pas sur une chaise de toile. D'ailleurs, vous paierez le dommage. » C'est Bibi qui jubilait!



Le commissaire du bord reçut à l'escale suivante une affiche qui reproduisait les traits d'un bandit international condamné aux travaux forcés à perpétuité et qui avait réussi à s'échapper. Or, ce ban-



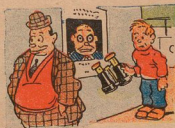
gard en rupture de ban ne s'était-il pas fait tatouer le tour des yeux, alors qu'il était à Cayenne. De sorte que cet ornement superflu imitait quelque binocle à forte monture. L'affiche fut collée sur



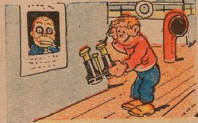
la cloison d'une cabine et tous les passagers de la *Sirène* défilèrent devant. « Tu ne trouves pas, Marius, que Saboulott lui ressemble un peu? — Il lui ressemble même beaucoup. Si Saboulott portait un



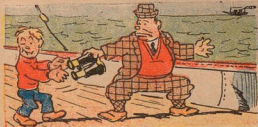
pince-nez à monture d'écaille, ce serait frappant. » Et voilà qu'au cours de l'après-midi, Saboulott, toujours aussi sans-gêne, s'empara de la jumelle avec laquelle Bibi contemplant l'horizon. « Il devient impossible, cet individu-là! s'écria



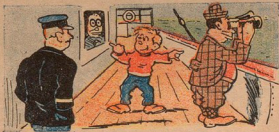
Bibi, furibond. Si j'étais assez fort, je le soulèverais par les jambes et je le ferais exécuter un joli plongeon dans la mare aux harengs. » Saboulott, ayant contemplé longuement la mer, rendit la jumelle à Bibi en lui disant : « Je te la rede-



manderai tout à l'heure pour voir de près un paquebot qui a l'air de venir de notre côté. — Entendu », répondit le jeune Fricotin soudainement inspiré d'une idée diabolique. Et il n'imagina rien de mieux que de promener sur les cerceles

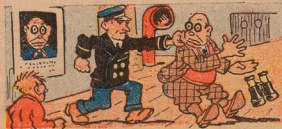


métalliques de la jumelle un petit pinceau enduit de suie. Quelques minutes après, Saboulott réclama de nouveau la jumelle. « Vite, vite, dit-il, je crois bien que c'est l'*Albatros*, un navire marchand américain, qui transporte en France cent



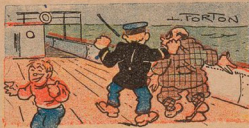
douzaines de mes maisons de poche. » Bibi lui repassa l'instrument et, s'attendant à voir bientôt un Saboulott aux yeux cernés de suie, il courut prévenir le commissaire du bord. « Je crois bien que l'individu recherché est au nombre

des passagers de la *Sirène*. Venez, m'sieu, je vais vous le montrer. Tenez, c'est ce gros-là. Mais il doit avoir des pièces d'identité dérobées à un marchand de caoutchouc de Chicago. Il ne faut pas vous laisser induire en erreur. — A-t-il



au moins autour des yeux le tatouage qui doit le signaler à l'attention des polices de tous pays? — Oui, m'sieu, allez-y carrément. » Le commissaire du bord laissa tomber la main sur l'épaule de Saboulott, lequel se retourna, in-

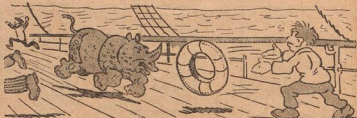
terdit, montrant des yeux merveilleusement cerclés de noir. « C'est pourtant vrai que nous tenons le gaillard! s'écria le commissaire. Allons, venez à mon bureau et pas de résistance. — Quoi, quoi, qu'est-ce qui vous prend? repartit Sabou-



lott, estomaqué. — Ne faites pas l'ignorant, mon garçon, dites-vous bien qu'aujourd'hui il est très difficile à un bandit de votre espèce de passer à travers les mailles du filet. Oust! »



Et la *Sirène* allait toujours son petit bonhomme de chemin sur l'immense Océan. La vie y aurait été assez monotone si, de temps en temps, quelque pensionnaire de Marius n'avait fait parler de lui.



Ce jour-là, ce fut le rhinocéros qui, réussissant, d'un coup de sa terrible corne, à ouvrir la porte du réduit où il était enfermé, surgit sur le pont. Comme à l'apparition de Brutus, la panique s'empara des

passagers. Et Bibi, redoutant de la part de cette bête brute les pires accidents, résolut de la maîtriser coûte que coûte. Ce fut une corrida impressionnante qui aurait mérité les honneurs du film. Bibi, avec

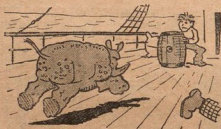


une dextérité merveilleuse, ne réussit-il pas à arrêter l'élan du pachyderme en lui lançant une bouée sur les naseaux? Hélas! cette bouée, qui venait d'emprisonner la corne et les deux jambes de

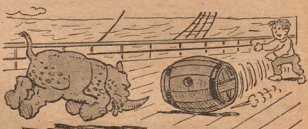


devant du redoutable animal, ne résista pas longtemps à sa fureur et fut mise en pièces. Bibi souhaitait ardemment que l'animal sautât par-dessus le garde-fou, car mieux valait le perdre que de le voir

éventrer les passagers ou les matelots, à tour de rôle. Cependant Bibi, apercevant un tonneau vide, résolut de s'en servir pour maîtriser le fugitif. Attendant celui-ci de pied ferme et le voyant, après un



court temps d'arrêt, foncer sur lui, Bibi lança le tonneau vide. « SH! pouvait enfoncer sa corne dans le bois et qu'elle y restât plantée, quel soulagement! » songeait-il. Ayant roulé sur une dis-

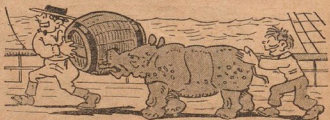


tance de trois mètres, le tonneau vint s'offrir à la rage du monstre. Par bonheur, la corne du pachyderme se trouva coincée dans ta bonde. Jamais le hasard n'était intervenu mieux à propos pour

mettre un terme à une situation qui menaçait de devenir tragique. En effet, Marius était allé déjà emprunter le winchester du commandant pour abattre d'un coup de feu son pensionnaire déchalné.

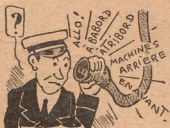
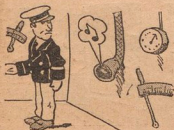


Il préférerait perdre le rhinocéros qu'il avait payé assez cher plutôt que de le voir commettre des dégâts pour lesquels il aurait dû déboursier la forte somme. Avec quelle joie il ramena à sa cage le terrible pachyderme que Bibi poussait par



derrière! « Il ne faut plus que pareil fait se renouvelle, dit-il à son jeune camarade, car le commandant finirait bien par nous débarquer avec notre ménagerie, nous aussi. — Je te comprends, Marius. Mais tuer une si belle bête, c'est

été dommage! — En effet, il y a tant de jardins zoologiques qui voudraient l'adopter. — A moins, répliqua Bibi, que je ne le dressasse pour le faire travailler dans les cirques... après avoir fait de sa corne un portemanteau. »



Un jour, l'officier mécanicien se trouvait dans la chambre des machines, lorsqu'il entendit le coup de sifflet du tube acoustique communiquant avec le poste de commandement. Il s'élança vers le cor-

net acoustique où lui parvinrent les ordres les plus contradictoires. « Non, mais, c'est quelqu'un qui veut s'amuser, murmura l'officier. Il faut que j'en aie le cœur net. » Il monta l'escalier et joignit le

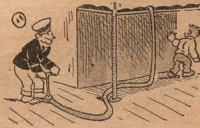
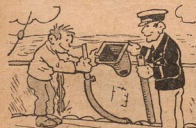
commandant Boimiron qu'il mit au courant de la plaisanterie. « Attendez un peu, reparti l'officier, je vais charger Bibi de surveiller l'appareil. Quand il pincera le mystificateur, il ira vous le signaler. »



Ce qui fut dit fut fait. Bibi s'embarqua non loin du poste de commandement et ne tarda pas à surprendre un jeune homme blond ayant l'allure d'un idiot qui brailait à tort et à travers tous les or-

dres qui lui passaient par la tête. « Voilà le perroquet repéré, se dit notre jeune policier-amateur, je vais faire mon rapport. » Là-dessus, il se rendit auprès de l'officier mécanicien. « Je connais le mysti-

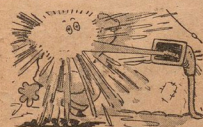
ficateur, lui dit-il, c'est un nommé Ciboulard, un garçon assez faible d'esprit. Nous allons lui jouer un bon tour! Ça le punira plus que si le commandant le faisait appeler pour lui laver la tête. Notez



qu'il aura la tête lavée tout le même, mais pas au moment. Il s'agit, pour l'instant, de monter le tuyau d'arrosage jusqu'au poste de commandement et de le substituer à la partie métallique du tuyau acoustique. — Allons-y, Bibi, je vais

t'aider. » L'installation ne demanda pas plus de cinq minutes. Pendant ce temps-là, et pour endormir l'attention de Ciboulard, Marius lui conta l'une de ses grandes chasses au tigre. Mais Ciboulard était incorrigible. A peine eut-il quitté

Marius qu'il se dirigea vers l'appareil acoustique en murmurant : « Ça m'amuse, moi, de vous le intriguer avec mes commandements! » Là-dessus, il recommença son émission saugrenue, mais la réponse ne se fit pas longtemps attendre. Ci-



boulard reçut un jet d'une telle violence qu'il en tomba à la renverse. Encore tout ahuri, il se releva, titubant, et maugréa : « Je ne savais pas, moi, qu'un appareil acoustique pouvait servir de lance d'arrosage. » A ce moment, il vit

surgir le commandant, l'officier mécanicien et Bibi. « Eh bien, illustre Ciboulard, s'écria M. Boimiron, si ça vous amuse ce petit jeu-là, vous pouvez recommencer. » L'officier mécanicien se montra plus bourru : « Vous ne savez donc

pas qu'en commettant des imbécillités de cette nature, vous pouvez nous envoyer sur un écueil et compromettre la vie de tous les passagers! » Quant à Bibi, il conclut : « Monsieur a été aussi Lien servi que s'il avait appelé les pompiers. »



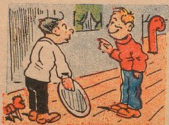
M. Ropiquot, un multi-millionnaire, qui s'est enrichi dans le commerce des serins, aux Iles Canaries, a obtenu d'être servi dans sa cabine. Mais il se montre d'une exigence qui indigné quelquefois le



cuisinier. Quant au commandant, il n'a aucune estime pour ce vieil égoïste et disait l'autre jour : « Je voudrais bien être débarrassé une fois pour toutes de ce parvenu qui a toujours une réclamation à pré-



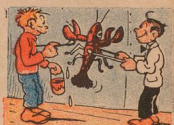
senter. » L'autre matin, le garçon de service apporte à M. Ropiquot un superbe homard, le plus gros que l'on avait pu trouver dans le réservoir spécial du compartiment culinaire. Mais le bonhomme le



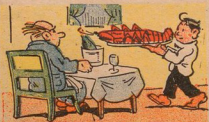
flaira et s'emporta parce qu'il lui trouvait une mauvaise odeur. « Veux-tu sortir, faquin, avec ton homard faisandé? » Ce pauvre Théodore fut mis à la porte avec perte et fracas. Il dit à Bibi qui



avait assisté à sa chute : « Je vais me plaindre au commandant. Tu as été témoin de la brutalité de ce vieux cornichon. Bibi? — Ecoute, Théodore, il faut te venger. Pour cela, il n'y a qu'un moyen : c'est



de faire une bonne blague au père Ropiquot. On va sortir un autre homard du bassin. Tu le fliendras solidement avec une pincette et je lui passerai une petite couche de minium, ce qui le rendra rouge



comme s'il avait été cuit. Et tu le serviras tout vivant au client sérieux. On rira. » Théodore acquiesça avec joie. Et lorsque le homard, quelque peu engourdi par la couche de minium, fut apporté sur la table de M. Ropiquot, celui-ci demanda :



« J'espère que tu ne m'as pas servi le même? — Oh! monsieur peut être assuré que celui-ci est frais et bien frais. » Alors M. Ropiquot flaira la pièce, frôna les sourcils, et déclara : « Quelle drôle d'odeur! C'est le même qui a été plongé dans



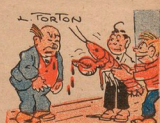
un désinfectant. » Mais à peine venait-il d'exprimer cette opinion que le homard, protestant contre la préparation que Bibi venait de lui faire subir, fit un bond formidable et s'accrocha au nez de M. Ropiquot. Notre grincheux, ter-



riifié, poussa des cris stridents et s'élança hors de sa cabine. Il fut aussitôt poursuivi par Bibi et Théodore. « Pas si vite, m'sieu, pas si vite, je vais lui faire lâcher prise. Laissez-moi opérer comme un dentiste. » Et Bibi tira si fort qu'un



bout du nez de notre riche passager vint et le homard. « Miséricorde, gémit M. Ropiquot, me voilà bien arrangé. — Ça vous va beaucoup mieux, vous savez, certiffa Bibi. Le chirurgien du bord profitera de l'occasion pour vous refaire



un nez aussi gentil que le mien et vous serez presque beau garçon. Quant au homard, qui n'était pas assez cuit, qui n'était pas assez cuit, comme s'envenimer. Vous le ferez monter en broc-



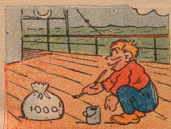
Un des hommes de l'équipage, le nommé Moufflon, embauché surtout pour les grosses besognes, déroba un jour le sac renfermant la paye hebdomadaire du personnel. Qui accuser? Le bandit devait avoir trouvé une bonne cachette qui rendrait impossible la découverte du



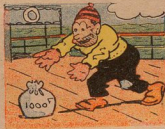
numéraire. Il fallait donc trouver un moyen de pincer le voleur en flagrant délit. L'officier chargé de la paye fut alors invité par Bibi à faire le silence sur ce fâcheux événement. « Ce bandit reviendra sûrement à la charge, dit-il, mais nous le ferons sauter. — En voilà



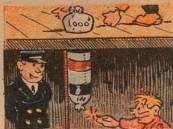
une idée! — Une idée originale et qui fera du bruit. » Alors Bibi expliqua son plan. Il s'agissait tout bonnement de remplacer une manche à air par une de ces grosses fusées destinées aux signaux de détresse. Le haut de la fusée simulerait un nouveau sac sur lequel



Bibi n'aurait qu'à tracer au pinceau le montant du contenu. L'idée, quoique extravagante, fut adoptée et mise aussitôt en pratique. Il advint que Moufflon, qui rôdait sur le pont, murmura en apercevant l'objet, de son œil de lynx: « Ah çà! il a donc trop d'or l'officier



payeur pour le laisser à la merci de n'importe qui. Tant pis pour cet imprudent et à moi la galette. » Ayant constaté d'un coup d'œil circulaire que personne ne pouvait le voir, Moufflon se pencha et empoigna la fusée qu'il tira. Voyant la pièce remuer, Bibi chuchota :



« C'est le moment d'opérer. » Et il enflamma la mèche. L'explosion fut instantanée. L'énorme pétard s'éleva dans les airs, emportant Moufflon qui n'avait pas eu le temps de le lâcher et qui, terrifié, décrivit une longue trajectoire dans l'espace avant de tomber à la mer. Jugez



un peu de l'émotion que provoqua la pétarade chez les passagers. Quelques-uns croyaient que le paquebot sautait. Mais ils furent vite rassurés par Marius qui leur expliqua la situation en quelques mots. Quant à Bibi, il était monté quatre à quatre sur le pont et il



façait une bouée au délinquant. « Attrape, Moufflon, attrape. Ne va pas te noyer, quoique ta peau ne vaille pas la somme que tu as volée et qu'il faudra rendre. » Moufflon, éperdu de terreur, réussit à se passer la bouée autour du corps. Et son repêchage obtint un grand



succès de curiosité. « Pauvre Moufflon, raillait Bibi, il faudra créer un numéro de cirque : l'homme-feu d'artifice, quelle trouvaille! Ce sera encore plus sensationnel que l'homme-canon... Arrive, qu'on t'embrasse. »



Ayant quitté les Canaries, la Si-rène mit le cap sur Tanger. Mais voilà qu'à proximité de la côte du Maroc, la mer devint soudainement houleuse. Il y avait du roulis et du tangage. Bibi, quoique



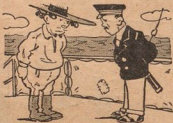
très crâne, eut la prudence de se munir d'une ceinture de sauvetage. « On ne sait jamais ce qui peut arriver! » se disait-il. La traversée du pont devenait impossible. Bibi, au lieu de rester cramponné à une



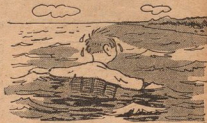
colonnette, eut le tort de vouloir continuer le trajet à quatre pattes. Mal lui en prit. Une lame plus violente que les autres le balaya comme fêtu de paille. Et notre héros se vit précipité dans l'élé-



ment. Il eut beau crier, ce fut peine inutile. Sa voix se perdit dans les sifflements du vent. Personne, sur le navire, ne se doutait du terrible accident. Une heure après la disparition de Bibi, Ma-



rius s'étonna de ne pas voir son petit camarade. « Ah çà! fit-il, où a-t-il pu aller? » Il le chercha vainement partout et fut pris d'une angoisse indicible. « Plus de doute, Bibi a dû être victime d'une ven-



geance. On l'aura précipité à la mer. » Il fit part de ses inquiétudes au commandant, lequel manifesta à son tour une réelle appréhension. « S'il fallait que ce brave Bibi fût tombé à l'eau et qu'il eût été



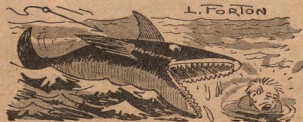
dévoré par les requins, dit-il, ce serait affreux. » L'officier ne pouvait croire encore à ce malheur. Or, Bibi, soutenu par sa ceinture de sauvetage, faisait des pieds et des mains, c'est le cas de le dire,



pour atteindre la côte dans le plus bref délai. Il redoutait la rencontre de quelque squalo affamé. Soudain, il aperçut quelque chose d'inquiétant qui pointait au-dessus de l'eau et se rendit compte qu'un



requin se rapprochait de lui. Le pauvre Bibi fut secoué d'un frisson d'horreur et précipita le mouvement pour fuir l'affreux bête. Mais allez donc lutter de vitesse avec un de ces répugnants malfai-



teurs de l'océan! « Miséricorde, je suis perdu, chevrotait Bibi. Celui-là ne me fera pas grâce. » Il se vit déjà happé, mastiqué, réduit en bouillie par le monstre dont il sentait déjà le souffle nauséabond, dont il voyait s'ouvrir les terribles

mâchoires en dents de scie. Recroquevillé sur lui-même et ne faisant qu'un seul vœu : ne pas souffrir trop longtemps, Bibi attendait la mort lorsque — ô miracle! — un harpon lancé d'une main sûre arrêta l'animal dans son élan. Bibi



crût rêver. « Comment, je ne suis pas encore croqué? » Quelle joie il éprouva en constatant que son farouche ennemi venait d'être blessé à mort!



C'est alors qu'il vit une barque à voiles montée par trois pêcheurs marocains. « Bravo, bravo, merci, mes amis! » s'exclama-t-il avec enthousiasme. L'un des hommes, qui parlait le français, lui répon-

dit : « Nous sommes arrivés à temps. Quelques secondes de plus et tu étais gobé comme un œuf. » Alors le maître de la barque tendit les mains à Bibi et l'aïda à monter. Le jeune Fricotin l'aurait embrassé

de bon cœur. « C'est égal, dit-il, je me souviendrai toujours de ce que vous avez fait pour moi. » Et il narra succinctement son odyssee, ce qui amusa beaucoup le patron de la barque. A son tour celui-ci



conta le récit du jeune Fricotin aux hommes qui l'accompagnaient. Et ces derniers n'eurent qu'admiration pour ce petit Français qui venait de donner à tous les moins de seize ans un exemple de ténacité

et d'intrepidité sans pareil. Après avoir séché et restauré Bibi, les pêcheurs le ramenèrent à terre. Ils lui indiquèrent ensuite la route de Mogador située à environ vingt kilomètres. Bibi exprima encore

toute sa gratitude à ces braves gens puis, après leur avoir serré la main, s'engagea à travers les dunes. Ayant arpenté ce site pittoresque pendant une heure, Bibi commençait à se lasser de ne recon-



trer personne lorsque, tout à coup, une tête de Marocain surgit entre deux rochers. « Halte! intima le personnage. — Dites donc, répondit Bibi, je ne suis pas encore à la caserne pour que vous me comman-

diez comme un caporal d'enfanterie. » Alors le Marocain enjamba le roc, et se campant devant Bibi : « Pas d'observation! ordonna-t-il. — C'est ça, mettez-moi à la salle de police pendant que vous y êtes. »

Bibi comprit bientôt que toute résistance était inutile. Il dut marcher devant ce diable d'homme prêt à lui tirer dans le dos s'il n'obéissait pas. C'est ainsi que Bibi fut mené en captif dans un endroit



désert où des Marocains qui se livraient à la contrebande des armes et des munitions avaient établi leur campement. « Ah çà! se dit Bibi, qu'est-ce qu'ils vont faire de moi? » Notre héros ne

tarda pas à le savoir. Le chef des contrebandiers lui annonça qu'il allait le garder prisonnier pour obtenir un rançon des autorités françaises. « Allons, j'aurai tout vu, marmotta notre jeune ami.

Une rançon! Je vous demande un peu. Et mon oncle qui me répétait constamment que je ne valais pas quatre sous! »



Mais voilà qu'un personnage de la bande vint annoncer que le camionnet était repéré et qu'il convenait de déguerpir en vitesse pour éviter les coups de fusil. Les contrebandiers s'empressèrent donc de



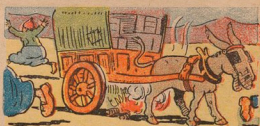
charger les munitions sur une charrette attelée d'un petit âne et filèrent. Mais voilà qu'en route, l'animal, très capricieux, s'immobilisa soudain. Impossible de le faire avancer. Nos Marocains

avaient beau pousser la charrette, le baudet s'entêtait à rester sur place. Ce que voyant, le chef s'écria : « Qu'on aille chercher quelques brindilles et qu'on les allume sous le ventre de ce rébarbatif. »



L'ordre barbare fut exécuté sur-le-champ. Alors Bibi, qui n'a jamais pu admettre que l'on fit le moindre mal aux animaux domestiques, se fâcha tout rouge. « Tas de bandits, clama-t-il, vous n'êtes pas honteux

de faire souffrir cette bête? — Quoi, quoi, s'écria le chef, il nous traite de bandits! Qu'on le fasse périr sous le bâton. » Sans doute cette inexorable sentence eût-elle été exécutée aussitôt, si l'âne, sen-

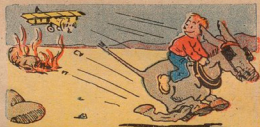


tant quelque enaleur au-dessous de lui, n'avait pas fait deux pas en avant. Mais alors la flamme s'éleva au-dessous de la charrette, menaçant ainsi les explosifs qu'elle contenait. Prévoyant la catastrophe



qui allait se produire, les Marocains s'empressèrent de prendre la fuite sans plus s'occuper de leur prisonnier. Or, quelques secondes après, une formidable détonation déchirait l'air. La charrette était

pulvérisée. Par un hasard miraculeux, le petit âne en fut quitte pour une commotion et se tira de l'aventure sain et sauf. Alors Bibi profita de la panique générale pour joindre le bourricot, l'enfourcher



et le mettre au grand galop. « Hardi, petit! Ils ne nous auront pas, ces lâches. Ils sont encore plus ânes que toi. » Mais les contrebandiers s'élançèrent à la poursuite de leur baudet et de leur prisonnier. A ce



moment, un ronflement de moteur se fit entendre dans l'espace. Un aviateur français, témoin de la scène que nous venons de décrire et désireux de porter secours à Bibi, descendit en vol plané et

atterrit à deux cents mètres de notre héros auquel il fit des signes protecteurs. « Veine! s'écria le jeune Fricotin, je ne mourrai pas encore cette fois-ci. » Mais l'aviateur, qui ne se souciait guère de



voir son appareil endommagé par les Marocains, lesquels poursuivaient toujours Bibi, reprit sa place dans la carlingue, se tenant prêt à toute éventualité.



Quelques secondes après Bibi abandonnait l'âne qui poursuivait sa galopade éperdue, ne voulant pas retomber aux mains de ses bourreaux. « Monte vite, lui cria l'aviateur. J'ai vu que tu étais en dan-

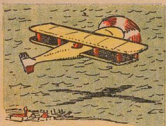


ger. Je te déposerai où tu voudras. — Merci bien, monsieur l'aviateur, grâce à vous je viens de l'échapper belle, je vous raconterai mes mésaventures plus tard. » Et, prestement, il profita de l'hospitalité

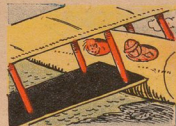
que lui offrait le brave gargon. Alors l'avion roula sur le sol rocailleux et les contrebandiers arrivèrent trop tard. L'appareil venait de décoller et s'élevait majestueusement dans les airs. « Dire que



nous pouvions capturer cet aviateur! déplora le chef. Quelle rançon magnifique nous obtiendrions pour le rendre sain et sauf! Nous n'avons pas de veine. » Tandis que l'avion survolait Mogador, Bibi apprit que son pilote assurait le



service postal entre le Maroc et la France. « Et vous retournez en France? demanda Bibi. — Aujourd'hui même, répondit l'autre. Et moi qui n'aspire qu'à rentrer dans ma patrie! — Alors, tout va bien, je t'emmène. » Jugez de la



joie de Bibi. Dans quelques heures, il pourrait être à Paris. Il pourrait revoir la Tour Eiffel, les tours Notre-Dame, le Sacré-Cœur, etc. Comme il jubilait lorsque l'avion, cessant de survoler le sol africain, poursuivit sa marche au-



dessus de la mer, franchit l'Espagne, les Pyrénées, et arriva au-dessus du territoire français! Emporté par un légitime enthousiasme, notre héros cria plusieurs fois : « Vive la France! » L'avion atterrit à Toulouse pour déposer

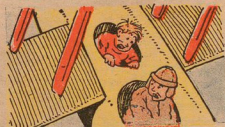


le courrier. Après quoi le pilote s'écria : « Et maintenant, remontons en vitesse. Il faut que nous soyons à Paris vers quatre heures. — Quatre heures! soupira Bibi avec béatitude, l'heure de la tartine de confiture ou de la tablette

de chocolat pour les innombrables petits lecteurs de mes aventures. Ah! ils ne se doutent pas que je touche au terme de mon voyage après avoir connu tous les périls imaginables. » Hélas! Il y a loin de la coupe aux lèvres. Et Bibi ne

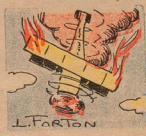


devoir pas tarder à reconnaître le vrai de cette expression proverbiale. Comme l'avion survolait la région parisienne, un vent terrible s'éleva, mettant la machine en fâcheuse posture. Pour comble de malchance, une avarie venait de



se produire au moteur. L'avion désemparé ne répondait plus aux commandes. « Que se passe-t-il donc? demanda Bibi avec inquiétude. — Il se passe que nous sommes flambés, répondit l'aviateur. — Flambés! Mais c'est affreux! —

Nous déringolons. — Miséricorde! Et moi qui comptais toucher bientôt cent mille francs! Le diable s'en mêle, ma parole! » Tout à coup, l'avion descendit en vrille et l'essence prit feu.





Heureusement, le compagnon de Bibi était un gaillard de sang-froid. Possesseur de deux parachutes, il en passa un à notre ami. « As-tu de l'estomac? Lui dit-il. — Si j'ai de l'estomac! Je l'ai prouvé en maintes circonstances. — Alors, tu



n'as pas peur de faire comme moi, de te lancer dans le vide? — Pourquoi aurais-je peur si le parachute a été éprouvé? — Eh bien! sois tranquille, il s'ouvrira. Tu y es? En avant! » Eh bien! quoiqu'il fût brave, Bibi éprouva tout de même



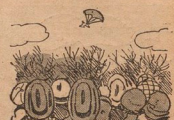
une certaine émotion en abandonnant l'appareil en flammes. Mais, bientôt, il se sentit rassuré. « Cette fois, songea-t-il, il y a de l'espoir. » Bibi ne pesait guère lourd, aussi fut-il quelque peu houpillé par le vent. Et alors que le parachute



de l'aviateur déposait celui-ci dans une vaste plaine des environs d'Argenteuil, Bibi, lui, était poussé au-dessus de Paris. D'innombrables Parisiens assistaient à ses évolutions dans l'espace. Les avis étaient partagés. « C'est un parapluie qui



s'est envolé, disaient les uns. — C'est un bonhomme en baudruche destiné à faire connaître un nouveau produit pharmaceutique », assuraient les autres. Mais tous reconnurent bientôt que c'était un être humain. Et, de toutes parts,



dans les rues qui avoisinent les Champs-Élysées, on vit les gens courir pour voir de près le personnage. Car une descente en plein Paris n'est pas chose banale. Il advint que Bibi fut projeté sur un arbre où son parachute se déchira.



A tous les badauds secourus qui lui demandaient d'où il venait, il annonça : « Je suis Bibi Fricotin, et je reviens d'une grande randonnée autour du globe. » Cette déclaration électrisa la foule. Des vivats s'élevèrent de toutes parts.



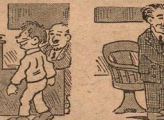
Des gens enthousiastes tendirent leurs bras à notre héros qui fut porté en triomphe jusqu'à la rue de Dunkerque. Le directeur, entendant un grand bruit au dehors, se mit à la fenêtre et reconnut le joyeux personnage qui, pendant



des mois, fit tant parler de lui dans l'Illustré. Invité à monter, Bibi pénétra dans le bureau en s'exclamant : « Bonjour, messieurs, mesdames, la compagnie. Vous voyez que j'ai tenu parole. Parti de chez vous sans un sou en poche, j'ai



réussi à faire le tour du monde. — Reçois nos plus chaleureuses félicitations », répondit le directeur en lui remettant la prime promise, c'est-à-dire un chèque de cent mille francs. Jugez de l'éblouissement de Bibi. Si riche à son âge,



cela tenait du miracle. Il ne savait comment remercier le directeur. « Mais, reprit celui-ci, tu ne vas pas disparaître des colonnes de l'Illustré. — Mon intention est de me maintenir le plus longtemps possible à mon poste, assura le



jeune Fricotin. Vous pouvez donc annoncer à vos lecteurs que Bibi Fricotin va devenir détective et que ses futurs exploits leur réserveront des surprises sensationnelles. Maintenant, messieurs, j'offre le champagne. »